JEAN BRADLEY

JOURS FRANCS

préface de

JOSEPH KESSEL

PARIS – 1948

PRÉFACE

Jean Bradley vint à moi au cours de l'année 1945, après la consommation de la défaite allemande. Il portait une sorte de message d'outre tombe. Un garçon avec lequel il avait souffert toutes les souffrances des camps de concentration, et que les supplices avaient tué, lui parlait souvent de moi comme d'un camarade. Bradley me donna une petite photographie de groupe, effacée, indistincte. Il était impossible d'y déchiffrer un visage. Le nom du jeune mort n'était qu'un prénom, masque habituel de la guerre clandestine et n'éveilla rien dans ma mémoire. Je n'ai jamais su qui m'avait envoyé Bradley.

Lui-même était un tout jeune homme, long, émacié, à la peau encore grise, et creuse et sans vie, avec de beaux yeux singuliers que des lunettes sombres, dont il jouait selon son humeur nerveuse, cachaient et découvraient tour à tour.

Il me raconta son histoire.

En juin 1940, quand il avait 17 ans, ses parents furent tués sur les routes de l'exode par les avions qui fauchaient les colonnes de réfugiés. Bradley revint à Paris. Un camarade lui demanda s'il voulait héberger un soldat anglais. Il accepta sans très bien comprendre la raison et la portée de ce qu'il faisait. On ne refuse pas à un camarade...

Il fut dénoncé : dix-huit mois de cellule au Cherche-Midi, dix-huit mois à Fresnes et deux années de camp. Il connut les douleurs de tous les prisonniers et de tous les déportés de la Résistance, mais, pour lui, elles furent d'un poids particulier. Il n'avait pas le secours intérieur de savoir qu'il payait un acte délibéré, choisi, exécuté avec amour pour une cause essentielle. Sa torture, il ne la devait qu'au hasard ; elle était gratuite en quelque sorte. Il se sentait inférieur à ses compagnons.

Bradley revenait en France, ravagé physiquement, dévasté moralement. Et seul au monde.

Le temps où, à l'ordinaire, se nouent la vie, le caractère, les amitiés, formait pour lui une durée maudite et désertique, une fosse immonde, close de murailles et de barbelés.

Ceux qui, à travers les mois et les mois interminables d'épreuves, de misère et de terreur, ont cultivé, dans une manière de serre aussi ardente que l'enfer, les images de leur vie passée comme un souvenir enchanté et une miraculeuse espérance, tous ceux-là, quand, enfin, ils ont touché au but, sont toujours, fatalement et cruellement meurtris par le choc du réel. Les soldats et les captifs des longues guerres ont éprouvé ce sentiment, l'un des plus difficiles à soutenir d'une âme égale.

Qu'on pense donc aux chimères ineffables dont un garçon doué de l'imagination et de la sensibilité les plus vives - et à l'âge où elles se trouvent portées à leur plus haut point d'intensité - a pu embellir le rêve de son retour en France quand, sous le bâton et le fouet, il ahanait de faim, de

froid, d'épuisement, de nausée, de dégoût pour son propre corps flasque, et brisé et grouillant de vermine.

Qu'on imagine, ensuite le spectacle, le climat qu'il découvre soudain, lui qui ne connaît plus personne - à la lettre : personne - dans son pays, et de qui, en ce pays, personne ne s'occupe.
L'élan de guerre - pour ceux du moins qui l'ont connu - s'est évanoui. De tristes cendres couvrent le grand feu sacré de la Résistance. Les discussions, les haines commencent à cheminer sourdement. L'égoïsme, l'apathie, la vénalité s'installent sur les degrés du temple. Du temple pourri. Le Marché Noir.

Bradley n'eut pas besoin de parler longtemps pour montrer son état d'âme. Il n'était qu'amertume, aigreur et cynisme.

Rien n'est plus pathétique à surprendre chez un être très jeune. S'il accueille ces larves, la vie entière peut se dessécher dans la rancune impuissante, le fiel, le flétrissement. Une fureur active, et même l'acte aveugle, insensé, de révolte me paraissent préférables.

J'essayai de montrer à Bradley que sa déception, pour déchirante qu'elle apparût, était inévitable. Elle appartenait à la condition humaine. Je raisonnais. Il ricanait.

« Tout vaut mieux que de rester ainsi, lui dis-je alors, fut-ce de jeter, au hasard, une bombe ».

Bradley ne me fit pas de réponse, mais quelque temps après il m'apporta sa bombe.
Qui était ce livre.

Il faut en faire l'aveu, je fus épouvanté.
J'avais souvent songé à la somme incalculable de haine, aux terribles trésors de vengeance qu'avaient pu amasser, dans leurs entrailles soumises à la torture, les squelettes chancelants des camps de concentration. J'avais essayé de me figurer la fureur qui les avait lancés une fois libres, contre leurs gardiens et leurs bourreaux. Je croyais en avoir composé une notion valable.
Mais le livre de Bradley dépassa mon attente de la même manière que le hurlement d'un fou, que la plainte du délire se distinguent de tout son humain. Il y avait là un lyrisme égaré, volcanique, fangeux et saisissant. Une éruption de sang corrompu, de douleur et de férocité barbares. Un charnier hérissé de massacre et de supplices. Un sadisme dément. Un rut à l'état de spasme. Un chant macabre, triomphant, affreux, désespéré.
On ne reconnaissait plus l'image de l'homme dans cette rage démoniaque, parmi cet enchevêtrement de ventres dégorgeant leurs intestins, de têtes en bouillie, de sexes martyrisés.
Et c'était un Français qui avait commis cela ! Et il osait l'écrire.
La bombe était là, et j'avais peur. Cette peur en fait une bombe à retardement.

J'ai toujours pensé - et pense encore - qu'il n'est pas de limite à l'expression littéraire et que toute vérité sur l'homme a droit au jour. Singulièrement, si elle est dite avec talent. Et, à mon sens, une inspiration atroce, mais étonnante - et qui sans doute ne se retrouvera plus - éclate dans la crudité sauvage, dans la sanguinaire effusion de ce livre.
Mais j'ai toujours pensé aussi que, en temps de guerre, rien ne doit être publié qui puisse servir l'ennemi.
Or si la guerre des armes venait alors de s'achever, une autre lutte continuait, avec ses fluctuations, ses incertitudes et où se jouait encore, pour une grande part, le destin de la France. Il

s'agissait de la place qu'elle pouvait occuper dans un monde nouveau, où elle n'était plus, hélas, qu'une nation seconde.

Beaucoup, sinon tout, dépendait des Etats-Unis d'Amérique. Et là-bas on s'apitoyait déjà sur l'Allemagne, on refusait de croire au supplice des camps. Le témoignage de Bradley, exploité, amplifié, dénaturé, devait donner à cette campagne une arme redoutable. Par ses soins, le peuple français, de victime, deviendrait bourreau. Les droits de la France à la réparation, à la sécurité, à la justice, pouvaient s'en trouver affaiblis. N'était-ce pas aider l'Allemagne à regagner une bataille que d'émouvoir en sa faveur l'opinion publique d'un pays où cette opinion, quand elle est déchaînée, a tout pouvoir ?

Vieux débat sur la vérité et l'utilité, la liberté et l'opportunité qui n'a jamais de solution que personnelle.

Je demandai à Bradley d'attendre. Il voulut bien le faire. Je devine ce qu'il put lui en coûter d'avoir à rentrer un tel cri.

Mais deux ans et demi se sont écoulés. Bradley fait paraître son livre. Je ne l'ai pas retenu. Honnêtement, je pense que mes anciens scrupules ne sont plus de saison. Les jeux politiques sont faits. Sur ce terrain, ces pages ne sont plus dangereuses.
Elles ne le sont que pour leur auteur.
J'entends déjà le concert d'indignation, de dénégations, d'insultes. Les éternels bigots, les éternels hypocrites, les éternels professeurs de vertu et marchands de pudeur : «Maniaque, disent-ils, fou, dégénéré, monstre». Et de crier au déshonneur, à l'obscénité !
Bradley le sait et prend ses risques.
A quel sentiment obéit-il en le faisant : remords, défi, besoin de confession, exorcisme ?
Je ne le lui demanderai pas.
Mais je sens qu'il y à là une sorte de révélation et qu'elle n'a jamais été faite avec plus de courage ni de force.
Je sais que hideux sont les massacres des gardes chiourmes et immondes les viols, mais aussi qu'elle est inexpiable, l'exécution du Russe libéré, qui avait cru la vengeance permise, consacrée, et soudain fusillé parce qu'il faut bien que l'ordre, un jour, revienne.

Et je n'oublie pas un instant que pour se payer sans frein comme l'ont fait Bradley et ses compagnons, ils ont eu d'abord à souffrir sans mesure. Ces damnés, ces gargouilles insatiables du sang et de la chair des Allemands, ce sont les Allemands mêmes qui les avaient pétris et sculptés et tirés du fond des âges dont l'homme croyait avoir perdu la mémoire.

J. KESSEL.

I

Oui, j'ai tué avec rage, avec haine, avec foi, avec une lucidité terrible. J'ai tué parce que j'avais mal, dans mes yeux, dans mon crâne, dans mes oreilles, dans ma poitrine, et dans mon ventre et dans mon âme. J'ai tué pendant deux semaines avec toute ma violence et tout mon mépris pour recouvrer le droit de vivre.
Et cependant, moi et mes camarades n'étions rien, n'étions que des loques et des squelettes nauséabonds et ridicules, n'étions que du vent, des ombres, des plaies et des pleurs, n'étions que la peau sur l'os et la bure rayée sur la peau.

Et le miracle fut de tenir, de tenir durement, sans pitié, seize jours pleins et furieux.
Nous avons eu des dégoûts, des apitoiements, des gestes horribles ; nous avons brûlé des maisons, pillé des villages, brûlé des fermes, écartelé des êtres. Nous avons rendu une justice effroyable et primitive, nous avons ri du sang. Nous avons fait naître la peur, les humiliations, la détresse, la révolte et la mort et la prière ; nous avons chanté devant les cadavres, chanté devant les filles nues et les adolescents pâles ; nous avons creusé des trous dans la douleur allemande. Nous avons renversé des « Gretchen » blondes et rousses, et jeunes et belles, nous les avons prises sauvagement et sans faiblesses en fouillant dans leur chair avec la ferveur des justiciers. Nous avons méprisé la loi des hommes, foulé les sentiments ; nous avons accompli notre travail.
Et derrière nous, derrière nos bras, il y avait les camarades torturés depuis des mois ; il y avait Dora, Auschwitz, Ravensbruck, Buchenwald, Dachau, Mathausen, Gurs, Compiègne et les bagnes, les citadelles, et les chambres à gaz et les couloirs sombres où l'on brûlait la viande humaine ; il y avait les déportés politiques de toutes les nations d'Europe, il y avait les martyrs, et les disparus dans l'ombre avec des gestes de poupées lasses ; il y avait les servitudes, il y avait ce crime de nous avoir rendus plus bêtes que les bêtes ; il y avait notre saleté, notre vermine, nos matricules et nos dents tremblantes. Le rutabaga, le chou et la flotte et les graviers et les cordes et les gibets ; il y avait les expériences médicales, la peste, et le typhus, et la folie et la terreur, le front moite, et la faim, et les frères qui se battaient pour une portion de soupe et les amis qui sanglotaient d'épuisement avec le ventre creusé de taches écarlates ; il y avait la dysenterie et l'eau pisseuse et puante qui s'échappait de nos intestins, il y avait les gifles, et l'interrogatoire et la cigarette que l'on contemplait ; et la chemise blanche, ou rouge, ou bleue ou verte de la traductrice, et les fausses paroles et les vraies que l'on ne pouvait plus croire, il y avait les cellules, les « Verboten », les cruches, les châlits et le broc, et la couverture qui sentait la paille et le plâtre, et la lumière dans notre nuit et nos rires de dégénérés, de fous et de lâches ; il y avait les menus fantastiques imaginés dans les solitudes et l'angoisse ; il y avait les appels de l'aube, et du matin, et de l'après-midi et du soir ; il y avait les arbres de Noël devant les grappes de pendus.
Il y avait la fanfare accompagnant les exécutions, il y avait les coups de bottes et les coups de fouets, et le fer et le feu et la vase qui nous écoeurait ; il y avait dans nos rêves et nos désirs accumulés et nos femmes, et nos enfants, et nos maîtresses, et nos chansons et Paris et ses cafés, ses rues et ses sursauts.
Il y avait notre désespoir, un désespoir plus grand que le monde, plus grand que Dieu, plus grand que tout.
Il y avait les petits Polonais et les Russes arqueboutés dans leurs agonies minuscules, il y avait ce que l'on avait voulu sciemment et délibérément corrompre : notre coeur.
Il y avait du sang noir qui appelait un autre sang noir.
Et si nous avons tué, c'est avec joie, et si nous le refaisions, ce serait encore avec joie.

Le massacre est une leçon qui s'apprend.
On a eu tort de nous l'avoir appris.

II

Sur le toit de la « Polizei Presidium » de Dusseldorf, je contemple la ruine et l'écroulement de la Rhénanie. Labourée par l'assaut victorieux des chars américains, elle flambe aux trois pôles de l'horizon. Le quatrième, c'est le Rhin, avec derrière lui Oberkassel conquise depuis six semaines.

Dusseldorf, s'est tue, pétrifiée par les bombes au phosphore et soumise, en présence de soldats étrangers, aux humiliations totales. Une rumeur sourde faite des bruits innombrables des «Jeeps» et des «Dodges» s'en échappe. Parfois, un coup de feu, un râle qui voudrait appeler et surtout des hurlements en toutes les langues. L'on devine les races rien qu'à leur parler et le pillage à l'heure actuelle est maître de la ville. Les haines s'assouvissent, les magasins d'alimentation volent en éclat, les stocks de chaussures ruissellent sur le pavé et les costumes vont revêtir des quantités innombrables d'hommes à nouveau libres. La bataille de revanche bat son plein. Il est bon de crier un «Heil Hitler» ironique aux anciens seigneurs devenus esclaves ; il est bon de saisir à pleins bras une fille blonde qui pendant de longues années vous a accablé de son mépris et de lui faire sentir la violence de la possession et de la rage. Il est bon d'ouvrir des tripes et de ne point les refermer ; il est bon d'étrangler un Allemand et de laisser sur sa nuque la marque rouge de dix doigts enfin ressuscités.
Les souffrances ont déchaîné la soif du meurtre et on cherche sa part de représailles. Dusseldorf-Ankrhein paie sa dette de guerre, d'orgueil et de cruauté, avec du sang, de la sueur et des larmes.
Au loin vers le nord, Essen, Bochum, Gelsenkirchen, arsenaux du Reich pulvérisés par les escadrilles anglo-saxonnes et les combats de rues brûlent, brûlent en flammes épaisses et lourdes ; avec des flambeaux gigantesques au sommet des incendies. Le vent apporte une odeur de cendre et de bois chaud qui fait dilater les narines. A l'Est, Wupertal où de sanglants combats eurent lieu, principalement autour de l'autostrade, oscille de droite à gauche et ouvre son ventre au carnage avec un souffle d'agonie. La province rhénane est là, pantelante et morte. Morte par la grâce de ses maîtres, morte par le fer de ses ennemis, morte par le sursaut de ses victimes.

Rattingen aussi titube avec la destruction. Rattingen où le monument principal était l'immeuble de la Gestapo. Rattingen, où les chambres de torture engloutissaient des fournées hallucinantes de cadavres.
Et c'est une étrange sensation que d'être maintenant libre en chemise rayée de forçat, revolver à la hanche, Chesterfield à la bouche, et de contempler les ruines de son ancien calvaire.
J'ouvre la poitrine à l'aube et mes mains et ma tête et mes dents.
Rattingen où le jour qui précéda la libération, 600 Russes furent pendus par grappes entières, Rattingen à l'entraille, fumante disparaît de la carte du monde.

Il était 4 heures du matin lorsque les chars alliés forcèrent la porte du camp. Les SS s'étaient réfugiés dans les miradors et se barricadaient. De tous les «lags» ce fut une ruée vers les tanks. Bientôt ceux-ci furent entourés d'une foule compacte aux cheveux courts et qui bégayait d'admiration.
Les hommes en kaki nous contemplaient.

«American, American, American...»

Nos yeux morts regardaient leurs yeux d'un autre univers. Et subitement ce fut une explosion d'enthousiasme. Nous bondîmes sur eux, avec des baisers, des cris, des sanglots et des rires. Des chocolats, des cigarettes, des rations K sortirent de toutes leurs vestes. On mangea comme des brutes et on se retourna contre nos bourreaux. Ah, quelle chasse ! J'avais une barre de fer dans les mains et tout ce qui était gris je le fracassais. Les SS mettaient les bras contre leur figure, la barre volait et cassait l'homme qui s'abattait en petits soubresauts craintifs.
Les «Lags» on y mettait le feu, on déversait de l'essence à seaux et avec des pelles et des fourches, 220 gammés connurent la mort. Ils couraient comme des lapins en furie, on leur sautait à la gorge et dessous le menton s'enfonçait l'acier. Il y en eut qui furent sabrés depuis le ventre jusqu'au coeur. Les Russes coupaient des oreilles et des bras. Un feldwebel eut les deux jambes arrachées et perdit son sang en quelques minutes avec des hurlements de bête hallucinée. Sa femme fut attachée, jupes au vent à quatre piquets fichés au sol et tour à tour une légion de damnés en pantalons ouverts vint prendre sa jouissance. Au début, la gueuse cria. A la fin, elle remuait encore faiblement la poitrine, ses seins étaient lacérés de griffes et ses cuisses où les deux jarretelles pendaient lamentablement étaient recouvertes de glu.
Un petit boche qui nous enlevait les ongles un par un fut ligoté à un poteau. Une corde fut mise à sa tête et huit hommes tirèrent sur cette corde jusqu'au moment où le crâne se détacha du tronc.
Du sang, oh, il y en avait dans cette nuit de vengeance. On cassait des reins, des os, on broyait des muscles dans une atmosphère d'extermination.
Le gardien qui me fit fouetter pour une tentative de révolte, cent détenus lui donnèrent des coups furieux et un chien le dépeça. Je revois encore son visage craquer dans la gueule de la bête.

Jusque vers huit heures cette folie continua. Après, il y eut une espèce d'abattement. Le jour s'était levé et des dizaines de cadavres affreusement comiques jonchaient le sol. Plusieurs étaient complètement nus et l'on distinguait parfois le tatouage SS au-dessous de l'aisselle. De grosses flaques de sang noir éclaboussaient les murs et les allées. Nous avions récupéré notre existence qu'avait pourrie le camp de concentration. Nous avions tué.
De temps en temps une vague plainte surgissait, vite étouffée par un talon. Quelques hommes s'acharnaient sur les restes des anciens soldats d'Hitler en sautant pieds joints sur leur ventre pour faire éclater la peau. C'est pour cela que l'on pouvait rencontrer d'anciens bagnards avec des intestins d'hommes autour des galoches.

Je me suis regardé après cette nuit. J'étais rouge du sang des autres. Rouges étaient mes bras, rouge était mon torse, rouge était ma tête, rouge était ma joie, ma grande, et dure joie.

III

Deux jours, deux jours que nous sommes libres. Deux jours pleins, chatoyants et brutaux, deux jours francs de vengeance.

Au matin de ce deuxième jour, l'armée américaine nous a placés, moi et mon inséparable Ivan, sur une petite route et nous devons fouiller tous les Allemands qui passent. Notre chef est un «Yank» du Colorado, mi-blagueur et mi-sérieux, terriblement «Far-West» avec son revolver.

Voici le premier Boche. Une tête rose, un air larmoyant, une superbe bicyclette et un gros colis.
- Halt, bitte.

Et ce «bitte», je le fais rouler dans ma bouche comme un bonbon magnifique. L'homme s'arrête, bégaie et explique :
- Mais je n'ai jamais été nazi. D'abord, qu'est-ce que c'est que les nazis ? Je vais chez mon enfant, un petit enfant, il est si fragile que je lui apporte de la bonne nourriture de la campagne. Vous devez me croire, monsieur le lieutenant, et vous aussi monsieur le Français, et vous aussi monsieur le Russe.

Bill du Colorado contracte les maxillaires et comme il n'apprécie pas la conversation, met son Colt contre le ventre du type. Cela arrête net le flot de paroles.

«Allons, Bill, pas tant de manières et descends-le.» Mais Bill se contente de lui enlever la montre, les bagues, le bracelet en or et la lampe électrique.
- A vous deux maintenant, dit-il.
Je vais droit aux poches. Le stylo, il écrira mes futures lettres d'amour, et le portefeuille hébergera mes futurs billets de banque.
- Arrête, dit Ivan.
- Je continue, dis-je.
Le pull-over il y a longtemps que j'ignore ce luxe. La chemise pure soie, Seigneur, qu'elle sera douce à mes épaules. La cravate en rayonne tu peux la garder, et les chaussures, c'est pour Ivan, hein, Ivan ?
- Da, da.
La bicyclette aussi, n'est-ce pas, Ivan ?
Voyons le colis maintenant. Ououououou ouou... du pain, de la margarine, du beurre, du saucisson et des cigarettes. Combien de cigarettes, Bill ?
- One, Two, trois, quatre, cinq, six, seven, eight, nine, ten, quinze, trente.
- C'est pour nous, hein, Bill ?
- O.K.
Je plaque ma marchandise sur un talus. Ivan prend la veste, le pantalon et le nécessaire à toilette que je n'avais pas aperçu.
- Allez, vieux Fritz. Déguerpis.
Et le Fritz s'en va, en caleçon, tricot de corps et nu-pied, car j'avais oublié de dire qu'Ivan possédait aussi les chaussettes. Sur le dos un petit paquet. 200 grs de pain, une boite de beurre et un demi saucisson.
- Bonne chance «Panzer Grenadier».
Il ne se retourne pas et baisse un peu plus la nuque. Au premier de ces messieurs. En attendant, on fume et on boit. Bill est généreux en cognac. La vie est large et saine, et il n'y a pas encore de «Military Police» pour défendre cette bonne population allemande contre les brutalités étrangères.

Le deuxième, c'est un soldat de la Werhmacht, démobilisé ou à peu près. Des papiers, il en possède, mais avec tellement de signatures et de tampons que je préfère ne pas approfondir. Bill fouille et comme l'habitude est prise, il pulvérise son record : bagues, montre et lampe électrique en 30 secondes.
Ivan rumine une idée qui ne sera certainement pas très drôle lorsqu'il la mettra à exécution, tout à l'heure, et gratte la terre de son talon. A la suite de Bill, je prends un cache-col, une ceinture de cuir et un étui à cigarettes. Ivan s'approche et crache contre le nez du soldat. Celui-ci recule en plissant des paupières. Il est verdâtre. Agacé, Ivan le déculotte et le renvoie.

Au troisième.

C'est un couple d'amoureux. Lui, blond, elle blonde, les mêmes yeux clairs. La même démarche et la même peur.
- Papiers ?
Ils tendent leurs papiers. Bill récupère flegmatique les bagues, les montres et les lampes électriques.
Je tousse pour m'éclaircir la voix. La jeune poupée a une canadienne et un vison sous le bras. De quelles rapines européennes proviennent ces objets ? Je demande à la fille d'enlever ses bas et ses chaussures en daim, je garde son sac, son chapeau, sa canadienne et sa fourrure. Toi, le compagnon, espadrilles, culotte, chemise et gabardine. La canne aussi, donne-la à Ivan, il en fera des allumettes.

Au quatrième.
C'est un grand sec et basané vieillard. Rides et rides et encore des rides et toujours des rides, un nez busqué, un col dur, le pli du pantalon impeccable, des escarpins vernis et des guêtres.
- Allons, grand-papa, bagues et montres pour Bill et les vêtements sur le talus. Ivan ?
Ivan s'ennuie et ne répond pas. Ce sera donc moi l'exécuteur, aujourd'hui. Un coup de pied dans les reins et tout l'attirail vestimentaire se détache pour tomber sur l'herbe.

Puis nous partons, nous partons vers une baraque où agonisent deux garçons et une fille de l'Est. Ils meurent avec de pauvres sourires, de pauvres grimaces, sans rêves, sans avoir jamais vu la minute d'existence heureuse, sans avoir jamais connu la douceur de vivre, sans rien, et ils râlent. Quand nous arrivons, des femmes nous font signe de ne pas faire de bruit. Ivan, derrière moi, avec un énorme paquet, et Bill retiennent leurs souffles.

Nous pénétrons dans la pièce où sont accrochés au mur les drapeaux des Nations Unies. Juste au-dessus du lit un portrait de Staline. Et dans un coin une petite fille brune et noiraude comme une bohémienne et qui tousse, tousse si fort que Bill s'approche d'elle et lui place du candy entre les lèvres. La petite manque de s'étrangler de saisissement.

Ils sont trois : Piotr, Annouchka et Serge.

Piotr est de Leningrad, ville sainte entre toutes les villes saintes, et son visage ne colore de pâleurs éclatantes et son nez se pince, sa bouche raidit la peau, sa poitrine se soulève et déblaie l'édredon, et ses jambes brisées par les SS vibrent d'un effort immobile où les veines seules bleuissent et se contractent.
A Piotr, je donne la canadienne, et je pose la fourrure contre sa joue. Je lui donne le cache-col, je lui montre les chaussettes et Piotr sanglote devant ces choses merveilleuses et soulève la tête. Piotr à la tête énorme contemple ces richesses fabuleuses, il découvre la canadienne et le tissu et la fourrure, les caresse, et son regard cherche mon regard en pensant «Spas-siba» d'une couleur irréelle.
A Annouchka, je montre les bas et les lui mets autour du cou, et les chaussures de daim, et le manteau de vison, et je couvre sa poitrine, et Announchka fille violée par tant de brutes nazies, au ventre épuisé, dodeline sa chevelure rousse et griffe tristement son oreiller.
C'est Ivan qui songe maintenant et qui s'agenouille, et qui prie je ne sais quel Dieu, et c'est Bill qui debout dans l'encadrement de la porte examine ses manches avec attention...
A Serge, je donne la belle veste et le beau pantalon, et les belles chaussettes et le portefeuille, et le briquet, et l'étui à cigarettes, et j'allume une cigarette que je colle dans sa mâchoire.
Serge, de Stalingrad, a la colonne vertébrale rompue par un sous-officier des SA...
Ivan intervient à son tour et offre le pain blanc, la marmelade, le beurre et le saucisson, et trois regards qui ne sont plus de ce monde sourient des présents que leur esprit n'avait imaginés qu'au fond des calvaires. Jusqu'à Bill qui se mêle à notre groupe.

A chacun il distribue une montre, une bague, et un bracelet. Il brandit même la bicyclette qu'il dépose entre deux lits. Et il fait passer sa bouteille de cognac d'une bouche de moribond à une autre bouche de moribond, et il sourit, ou il pleure.

Nous sommes trois vivants contre trois morts, et les femmes et les autres hommes qui remplissent la pièce chantent, chantent avec des sanglots qui violentent nos âmes.

Qu'elles sont amères et pures, ces paroles d'espérance. Ivan n'est plus qu'un pantin cassé, parti au fond des steppes de son immense pays, et il rêve.

Je pourrais le croire vraiment qu'il rêve, si je ne découvrais le long de sa joue, une larme, une larme grosse comme un pois, lumineuse comme un cristal, la première larme d'Ivan le tueur, la première larme d'un être qui se souvient d'avoir été un homme.

IV

Nous sommes libres. Nous avons pendu nos gardiens qui se balancent encore au bout des cordes, et des chiens affamés avalent consciencieusement leurs jambes. Je ne crois pas qu'ils pourront dépasser les genoux.

Nous sommes une dizaine à contempler ce spectacle et nous ne céderions notre place pour rien au monde.
- Kurt Littner, celui qui nous fouettait le ventre, est pâle et, dans sa poitrine, un ancien esclave a planté deux tisonniers rouges.
- Karl Jacob, celui qui s'amusait à écraser la tête des petits enfants polonais a les oreilles en pointe, le nez disparu et la langue clouée au front.
- Heinz Heinrich, celui qui coupait les testicules des Israélites a la poitrine rouge des brûlures de cigarettes.
Et cela est bien.

Quand le bateau hitlérien a sombré, ces pantins se sont conduits en lâches. L'un d'eux que j'allais abattre d'un coup de revolver m'a montré les photos de sa femme et de sa mère en pleurant. Je l'ai tué à coups de talon. D'autres femmes et d'autres mères ont pleuré pendant ces 48 mois.

Les Américains qui ont eu des pertes, se taisent, se détournent ou s'en vont. Ils sont dans l'ardeur de la bataille et doivent continuer la lutte. Passé trois semaines, ils agiront différemment.

Ivan, moi et quelques autres, nous nous dirigeons maintenant vers une cave. Dans cette cave il y a Gérard Tössel qui va être mis a mort :

- Franzose... Franzose... Franzose... crie-t-il,

Français, je suis seul. A mes côtés ne se trouvent que des Polonais et des Russes et la pitié n'existe pas pour eux.

Un cercle s'est formé autour de Tössel, un cercle de haines silencieuses, et ce silence pèse, accuse et fait plus mal que la «schlague». Ivan s'appuie contre un mur, le visage crispé par les volutes d'un mégot et ses yeux glauques, indéfinissables, contemplent sans voir. Kostia regarde l'Allemand accroupi sur ses talons, la lèvre retroussée et la main dans les cheveux. Wassili, allongé, crache par terre à intervalles réguliers et caresse un morceau de bois. Grégor, immobile, hagard, la veste en guenilles et les yeux exorbités, remue convulsivement les mâchoires. Et derrière, dans le fond, une masse compacte de femmes et d'enfants, entassés les uns sur les autres, avec des fichus, des châles, des mouchoirs et des couvertures, attendent...

Ils attendent mon geste.

Je frotte mon doigt contre la lame d'un poignard. Tössel sait qu'il va crever et ses yeux ne m'ont jamais paru aussi ternes. Il y a seulement une huitaine de jours, il prenait son plaisir à me déboîter le genou. Aujourd'hui Tössel a la tête fripée des grandes peurs. Jusqu'à ses oreilles qui tremblent. Ah, misère ! quelle race de maîtres !

Je m'approche, et il recule sur ses bottes vertes.
- Nein... Nein... Nein...
- Recule Tössel. Recule encore de trois pas et le mur colle à tes reins. Là, ça y est.
C'est drôle, une main qui serre un cou. Tössel plie des cuisses et n'a même pas la force de me repousser. Je regarde un moment le poignard. La lame a d'abord raclé la laine du blouson ; puis a écarté la chemise. Elle suce la peau maintenant et Tössel remue et son coeur palpite si fort que j'enregistre ses pulsations jusque dans mon poignet.
J'entre dans la chair d'un monstre, et je suis la pénétration de l'acier. Les cils clignotent les prunelles où dansent des diables allument d'étranges lueurs et puis tout se fixe en un disque blanc.
Le coeur a été violé. Lorsque je desserre l'étreinte, Tössel tombe. Un peu de sang perle sur ma paume. Une odeur indéfinissable. Croyez-moi, c'est beaucoup mieux que la chaise électrique

Et, ensemble, mes camarades de l'Est viennent cracher sur le cadavre. Tous, même les tout petits ; ceux-là ils gonflent leurs joues avec des yeux ronds, mais ils y arrivent quand même.

Voilà ce que tu es devenu, Tössel, une loque couverte de salive. Toi qui méprisais tant les Russes, mon cher vieux...

Je remonte à la surface où le camp a pris des allures de fête. Sur un talus, des Américains fouillent une douzaine d'officiers boches avec des mouvements de mitraillettes qui me réconfortent. Les bonnes manières du Texas ou de l'Arizona ne sont pas encore perdues. Que Dieu, s'il existe, soit béni !

Ils sont trois Allemands, trois SS boches que l'on a rencontrés dans une cave et que l'on a pris avec des hurlements de rage. Ce sont trois Boches en uniforme, trois Boches que je hais follement rien qu'à voir leurs prunelles glauques et leur empressement à lever les bras, trois Boches que je voudrais déchiqueter de mes ongles et que je voudrais faire mourir lentement avec des tortures cruelles et douces, avec des aiguilles dans les reins.

Kostia et Wassili ne se tiennent plus d'aise, et sans rien dire à personne nous emmenons notre marchandise dans un petit bois touffu, loin de la M.P. et des prisonniers de guerre français qui deviennent par trop humanitaires et sentimentaux.

Nous poussons les types dans une voiture, nous les jetons contre les coussins à grands coups de cravache et ils forment un groupe de peur et d'angoisse que Kostia console en jouant avec des lames de rasoir.
Moi, je suis au volant et j'accélère la vitesse. Comme je n'ai plus l'habitude de conduire, la route ondule bizarrement mais, dans les virages, la chaleur du cognac me fait retrouver la courbe normale.
Un freinage brusque. On ouvre la portière, on descend les Allemands et comme ils essaient de se défendre, Kostia se voit dans l'obligation d'enfoncer un rasoir dans le biceps d'un boche. Il grasseye de souffrance et court devant ses camarades.
Quels beaux insignes et quelles belles épaulettes !
Ma tête tourne et ma haine s'embrouille, je voudrais serrer des carotides, des nuques. Tellement je les hais, ces Boches et tellement je me souviens du bagne, que je leur lance des pierres en pleurant de désespoir.
Arrivés dans une clairière, nous les déshabillons, leur attachons les mains et leur bandons les yeux.
Kostia, Wassili et moi sortons les fouets, les mêmes fouets qui s'étaient saoulés de nos agonies. J'inaugure la séance et le fouet claque contre les oreilles d'un homme et il hurle et Wassili continue et Kostia également et les lanières sifflent et zèbrent la peau de cicatrices rouges.
En dix minutes, ils sont morts, les Boches.

Nous revenons doucement vers la voiture. C'est Kostia qui conduit, moi, je suis dans le fond, le menton contre la poitrine et de mauvaise humeur. Dans Metzkausen, je fais signe à Kostia d'arrêter. Je monte dans ma chambre. La fille ou ma maîtresse - car c'est ma maîtresse, que je le veuille ou non - est encore là. Elle porte une robe de chambre noire et est allongée sur le divan. C'est drôle comme je la regarde. Je m'assieds près d'elle et ses cheveux viennent se mêler aux miens et c'est instinctivement que je lui prends la taille. Je respire son odeur et une détresse imbécile et incontrôlable me soulève quand je l'embrasse.
Je l'embrasse parce qu'elle est femme parce qu'elle m'apporte, quand je ferme les yeux, l'image d'un autre monde, et parce qu'elle se livre en ne m'aimant pas, mais en me donnant l'illusion de le faire.
Car les tueries ne sont que des soubresauts de vengeance, mais après que reste-t-il ? Du dégoût et de l'absurde, et le besoin de manger et de dormir et de boire, et la perspective d'un reniement de l'aventure au bout du lendemain. Et la fille dont j'ignore tout, dont je veux tout ignorer, elle est mon bien, mon esclave et mon repos. Oh oui, elle peut sourire, elle peut jouer les gestes que je demande et falsifier l'amour et monnayer les mensonges, mais que m'importe en ces heures d'Allemagne !

Que m'importe en ces jours de mort, que m'importe la bonté et la politesse ! Qu'elle se donne cette fille, qu'elle accomplisse son chemin de peines, qu'elle me démontre la réalité de croire et ce sera déjà quelque chose, quelque chose de viable et de possible.
Elle parle maintenant, et caresse mes doigts et m'enveloppe de sa respiration. Je vois les veines de son cou se colorer progressivement, ses épaules s'arrondir, sa bouche céder et ses cuisses simuler la fièvre. Je vois. Et après ? Que pourrais-je voir d'autre qu'une femme.
Je la porte sur le lit et mes vêtements tombent sans que je m'en aperçoive et sa robe de chambre s'arrache d'elle-même et nous sommes nus dans la pièce et nus dans les draps.
Je regarde sa poitrine et ma main palpe l'extrémité du sein qui durcit à mesure que le plaisir approche, et ma main remonte à la gorge et palpe de la gorge aux seins et ma jambe accroche son genou.

- Ne me dis rien, ne me dis rien, reste et offre ton ventre.

Le long de ce ventre sur lequel je colle mes lèvres et râle d'amertume et d'émoi, le long de ce ventre courent des frissons, et des chaleurs et froidures et le long des cuisses dociles et fières des mouvements de passion. Elle se redresse et me saisit la tête à pleines paumes, et c'est elle qui m'écrase et

force l'enlacement, et je reste sans joie, sans bonheur et sans conscience et quand le spasme est terminé, c'est avec un étonnement douloureux que je la gifle, et la repousse.
Faut-il qu'elle pleure ou qu'elle se taise ?

Pourquoi couche-t-elle avec moi ? Je suis maigre, je sens encore la vermine et je suis laid. Complètement nu, je vais à la fenêtre et j'écarte les rideaux. Le soleil brille dur et bleu et une lassitude engourdie et implacable enfle mon coeur.
- Ne chiale pas !
Je l'ai battue durant de longues minutes, sans haine et sans mémoire pour ne penser à rien.

V

Elle brûle, la garce, brûle et dégage ses richesses, brûle avec ses filles et ses garçons, ses maîtres et ses dieux, brûle avec ses mains jointes, brûle, et claque, et crève, et hurle par d'innombrables blessures, brûle comme ont a brûlé nos coeurs sous la botte, brûle par étages, par quartiers, brûle aux limites de ses frontières... et le vent souffle et forme le rond autour de l'agonie.

Une centaine d'esclaves en guenilles, déportés de l'Est ou de l'Occident, marchent dans son ventre. Une maison s'écroule, emplie de paillettements dorés, de longues poutres se dressent avec un spasme lourd et des ombres en flammes, essaient vainement de sortir du feu. L'une parvient cependant, visage crispé et cinglé de pleurs et gémit. Elle n'a pas fait deux pas sur le trottoir qu'un Polonais la courbe sur ses genoux et faisant pression contre le haut de sa poitrine et le bas des reins casse la colonne vertébrale. L'ombre qui n'est plus qu'une ombre est prise à bras le corps et rendue au brasier.
Plus loin, un Schupo gît, tripes ouvertes et ce sont des enfants russes d'une dizaine d'années qui déroulent ses entrailles, les tirent, et leurs mains rouges glissent. Quand ils sentent une trop grande résistance ces gosses mordent à pleins crocs et continuent de haler la ficelle humaine. Une fille complètement déshabillée, est au centre d'un groupe de doigts avides et les doigts touchent le menton, les seins, le ventre, et le sexe. Et ils s'abattent, les doigts, et prennent, en riant et en dansant, livraison d'un objet depuis longtemps promis. Un doigt pour le cou, un doigt pour le sein, d'abord en caressant, puis en griffant, un doigt pour la hanche, un doigt pour le sexe et les souffles se creusent et halètent, un doigt pour les cuisses et les doigts lustrent la veine bleue, et des corps, des corps sur la fille, des corps sans vêtements, sans chemise et sans pudeur, des corps qui se paient et ne veulent pas voir la figure de cette nouvelle putain.

Le feu continue son oeuvre, l'oeuvre pour laquelle il a été destiné. Détruire. Et il détruit. Les gens qui sortent des habitations fumantes sont impitoyablement massacrés. Les yeux sautent, arrachés par des ongles ; les voix d'anéantissement se confondent avec le rire des justiciers. Les torses craquent et se trouent de punitions effroyables. Un homme cloué au sol par une lance dresse tête et jambes et suce la mort de tout son être.

Plus loin encore, c'est une succession de femmes aux cuisses écartées et maintenues par des cordes qui subissent le rut. Ces femmes hébergeaient des SS. Elles paient. Payer est un mot que le langage allemand n'avait jamais compris. Des hommes se jettent sur les proies et les possèdent sans un mot, en crachant de mépris. On amène des chiens, et ces chiens raclent de la langue le nombril des filles sur lequel on a versé du sucre fondu. Clameurs, clameurs de rage et de haine. A coups de fouet maintenant, les filles sont balayées. Le fouet siffle et martèle la peau, plus fort, plus fort et le bras

qui tient le fouet rit des larmes passées et rit du mal qu'il fait naître, rit de sa colère, rit de son bonheur de vivre. Les filles gargouillent des paroles en vrac ; et leurs seins se détachent, se coupent en deux et leur ventre s'ouvre et leur sexe vomit du sang noir et leurs cuisses se tachent d'enchevêtrements roses.

Près de la mairie il y a trois soldats boches et une foule sauvage qui piétine leurs membres et leurs dos. Les talons s'enfoncent dans les cotes, dans les clavicules et dans les mollets. Des femmes de l'Est et des Françaises aussi (qu'on ne m'emmerde pas avec notre culture) pissent sur les boches, prêtes à se donner à n'importe qui.

Une charrette passe, débordante de cadavres où sont attachées des croix de fer. Et le feu qui roule fait tomber de la braise ardente sur ces cadavres

En jouant des coudes, j'arrive au centre de Mettamm, et là, dans cette nuit d'horreur, on voit de la beauté. Un groupe d'Ukrainiens accroupis contre cinq SS, chantent une mélopée. Qu'ils chantent, qu'ils chantent et que l'on tue, dit Ivan. La rage me prend et j'agrippe mon couteau et, parce que reviennent les souvenirs, je me lance dans le carnage. L'Allemand qui approche là-bas, il est pour moi seul et avant qu'il puisse réagir ma lame est dans sa bouche.
J'ai deux camarades qui viennent d'être vengés. Pierre qui récitait du Carco avant d'aller au four crématoire. «Le doux Caboulot caché sous les branches, et tous les dimanches plein de populo» et Stéphane à qui l'on a inoculé la peste.

Et enfin, enfin, dans une petite rue que les flammes n'ont pas encore mangé, quelques hommes infligent au chef de SD (Sichereit Dienst) de Mettmann un supplice, un beau supplice qu'Himmler avait inventé tout exprès pour les bagnes.

Hurth, chef du S.D. est pendu par les pouces aux grilles d'une fenêtre, point de pantalon, point de chaussettes, point de souliers. Et autour des testicules un mince câbles d'acier très fin, au bout duquel est suspendu une grosse pierre. Dans quinze minutes les parties seront sciées. Hurth ruisselle de sanglots. Sa tête se gonfle, se décompose, ses parties se boursouflent et se violacent. Le corps respire à grandes goulées. Hurth ne veut pas être châtré. Comme c'est drôle j'ai vu sept Russes, l'un à côté de l'autre, subir cette épreuve. Hurth aussi l'a vue puisque c'est lui qui ordonnait ces réjouissances. La pierre pèse et dans un éclatement les parties tombent à terre. Les cuisses deviennent vermeilles et le ventre tressaille et dans la tête de Hurth : la mort. Hurth a donné son nom à la ville Mettmann. La mort. Et accompagnée par le balancement de sa putréfaction, au milieu des cris et des gestes, une ville allemande parmi tant de villes allemandes reçoit sa punition : son calvaire et sa fin.

VI

Le char grince, et gronde, et tord la route et secoue ses membres. G.I. Joe et moi, nous sommes assis sur la coupole et, face à face, nous bâtissons de grands rires muets car ce que nos bouches disent, le vent en emporte l'âme. Je vais rejoindre la gare de Dusseldorf, la «Hauptbanhoff», la gare sévère et orgueilleuse, et qui sentait la brique, et qui n'est plus maintenant qu'un amas de pierres et de poutres calcinées.
La gare approche. Hauptbanhoff, livide et méchante gare où j'ai souffert et crié, où j'ai été méprisé, et G.I. Joe me tends une cigarette et me montre le lointain du pouce. Plus de calvaire, plus de

coups, plus de sales Français, de sale étranger et de «sale communiste». Je viens à toi ma gueuse, et vais casser le reste de ta vie.
Hauptbanhoff où l'on m'a tout fait accomplir : les casseroles, les lavages d'évier, de water et de bouteilles vides, où le Directeur me renvoyait au camp avec des motifs dont les moindres auraient pu me faire pendre. Hauptbanhoff, chère vieille connaissance et gardienne des temps révolus.
J'ouvre les mâchoires et l'air me saoule. Schnell, schnell, old Shermann, Ohé G.I. Joe. Je sens ma gare où s'accouplent encore les chiens et les chiennes, gare où la délation, l'ivrognerie et la morgue terrorisaient les déportés, gare où je vais entrer dans quelques minutes, ma bonne mitraillette à la main.

La voilà, elle se dresse et je la regarde en frissonnant des épaules et je m'élance avec G.I. Joe et je descends les escaliers et j'arrache la plaque où est inscrite une croix gammée 100 % et je pénètre dans le bureau et je gifle les secrétaires.

Fraülen Lajanne, celle qui a refusé le médecin à une fille de Bordeaux atteinte de dysenterie, et elle tombe, la Boche, et elle se couvre le visage et le menton et je lui lance des cahiers et des livres, des plumes et de l'encre et avant qu'elle n'atteigne le parquet, je lui ait déjà lâché une rafale de fer.

Et Fraülein Grüber qui inspectait mes ongles et mes cheveux avec son insigne nazi à la veste et qui se faisait peloter dans le «bunker» par son mâle de SA pendant que la R.A.F. bombardait la région, je l'abats également et sa tête résonne contre le poêle et s'ouvre comme une grenade pourrie et la cervelle se boursoufle comme un ballonnet que l'on gonfle.

Et Fraülein Rita, belle et blonde, et qui cachait ses poils aux jambes sous d'impeccables bas de soie volés à Paris ou à Lyon, Fraülein Rita qui me saluait d'un petit bonjour protecteur et qui trouvait toujours le mot qu'il fallait pour me faire battre le soir au camp. Fraülein Rita je lui ai lacéré les jupes et le corsage et c'est d'un coup de poignard qu'elle est morte en ouvrant bien larges ses yeux de putain romantique, aryenne et médiévale.

Et Fraülein Lil, à l'allure souffrante de tuberculeuse, et qui toussait fort, très fort pour m'annoncer que je serai pendant deux jours privé de pain et qui, pour me rendre fou, rajustait ses jarretelles devant moi en me montrant sa culotte de dentelle. Et elle, c'est d'un uppercut dégoûté que je l'envoie s'accroupir dans un fauteuil.

Et l'autre, celui qui court et que je rattrape avec l'aide de G.I. Joe, le phénomène Reichmann, lâche des paupières, de la nuque et des fesses, et qui me narguait avec ses cigares inépuisables, qui me fouettait avec un nerf de boeuf, qui me faisait monter des étages les bras emplis de boîtes de sucre en morceaux, et qui m'interdisait d'y toucher et qui, s'il m'en découvrait un dans la bouche, me faisait déshabiller et me lançait de l'eau froide, à moi qui crevais de faim, et toutes les saucisses, tous les saucissons, les paquets de beurre, de margarine et de saindoux et de pain blanc (car ce salaud était magasinier) et qu'il plaçait en évidence et auxquels je n'avais pas de part et sa pleutrerie, son horrible complaisance devant les plaisirs les plus sadiques de son Oberst. A tel point qu'un jour, le führer de la gare lui ayant demandé si je n'étais pas juif, il avait ouvert ma braguette et sorti le sexe, et pour montrer que lui n'était pas juif, il avait également sorti le sien, et il riait, riait comme une génisse imbécile, et sa petite fille de 9 ans contemplait le spectacle... Et je palpe aujourd'hui sa carotide au centre de ma paume, et je plonge la tignasse dans un baril de vinaigre, et j'attends que les glouglous deviennent de plus en plus rares pour relâcher mon étreinte et je fouette à mon tour aussi, sur les reins et les cuisses, et j'écrase ses formes de mon pied et je place cette putréfaction dans le

frigorifique, et Reichmann, le fringant bouffeur de cigares, n'a même pas eu un mot de courage pour terminer sa pauvreté d'existence.

Et Hermine, la «Marika Rock» de l'endroit, qui un jour m'a ébouillanté parce que je fredonnais «La Madelon», je lui brise la hanche jusqu'au moment où, défaillante, elle agonise toutes parures fripées et je la laisse comme un tas de débris malfaisants.

Et Fraü Hette, qui se cache dans un placard, Fraü Hette qui m'a dénoncé cinquante fois plutôt qu'une, et qui est grosse, et qui est grasse, et qui est vipère et venin, et poison et chacal. Fraü Hette qui me crachait à la face heure par heure, et qui me faisait nettoyer les cabinets derrière elle et qui me forçait à prendre les immondices entre mes doigts. Fraü Hette qui désirait me voir pendu, et qui écrivait chaque semaine une lettre de délation au commandant de la citadelle, et que je retrouve enfin, et qui est à moi et qui va mourir et pleurer et souffrir. Je lui vide un chargeur dans le ventre et comme d'un tonneau d'où le vin jaillit, le sang s'épanche, et Fraü Hette s'affaisse d'un coup avec un cri resté dans la poitrine.

Et Fraülein Munner, qui arrachait les croûtes de pain moisi de ma veste et qui les jetait ostensiblement aux poubelles devant moi, je l'agrippe par un jupon et je frappe la tête et frappe, et la boche tombe et chiale avec les oreilles enflées.

Et la petite Italienne Luisa et la blonde Friquette qui se coulent comme des démons dans la salle de restaurant...
Je remets mon chargeur en position.
Elles s'arrêtent de courir et c'est en trébuchant l'une contre l'autre qu'elles se précipitent vers la mort.

Et le gros chef de cuisine à la toque gélatineuse et aux mains d'ours, quand il m'aperçoit devant lui, il bégaie et remue ses louches et ses cuillers et sa vaisselle et son ventre flasque, et son nez rouge, et il se souvient de ses fautes quand il mélangeait à ma pitance des lambeaux de viande avariée, quand il me lançait à la figure des pommes de terre cuites et chaudes et qui me brûlaient si fort, que mon front en porte la marque, quand il m'enfermait dans l'ascenseur au milieu de caisses de poissons dégoulinantes de vase et d'où je sortais à moitié asphyxié, et quand il me forçait à ingurgiter de la purée fumante et quand je pleurais dans mon auge parce que je n'en pouvais plus.

Maintenant, c'est à lui de prendre ma place et d'un coup de pied dans l'abdomen je lui coupe la respiration et je déverse sur son corps des pommes de terre fumantes et je mets de la purée dans sa gueule et je lui jette du poisson, et je lui clame que son pays est foutu, claqué, asservi et pour longtemps et pour toujours, et je ne le laisse pas se relever. Je saisis le tisonnier blanc de chaleur et je lui brûle la nuque et la chair flambe et l'obèse rat boche chante sa mort à genoux, en se roulant par terre et en agitant ses courtes pattes.

Le fer, je le lui plante entre les deux yeux, l'extrémité ressort juste à l'endroit où la peau des petits bébés vibre sous la pression du sang.

Et Paola, sa maîtresse et son ange et son démon, et sa femelle à couchayer et son plaisir dans les cachettes, et derrière les paravents, Paola aux sourcils de femme hommasse et aux bas mal tirés, aux chaussures trop hautes, à la gaine trop voyante, au soutien-gorge de quincaillerie et à la combinaison bleue pâle, Paola qui m'attachait les mains pour mieux me gifler. Paola je la donne à quelques Russes qui sont là et ne perdent pas un geste du spectacle. Paola je la vends pour un sourire à mes

camarades de l'Est et ceux-ci l'empoignent, la dévêtissent, la froissent et la possèdent sur un tas d'épluchures, cependant qu'elle suffoque en retenant sa respiration.

Paola, quand c'est fini, je la tue avec une balle dans le ventre pour que sa douleur dure longtemps, et je la fais enfermer dans la buanderie. Qu'elle crève, Paola, et qu'on n'en parle plus.
Et le boiteux qui tente de s'évader par une fenêtre, le boiteux fanatique et dégingandé et froussard, au rictus de Fantômas et à l'allure d'un maître d'hôtel de maison close, le boiteux qui fit fusiller deux de mes copains, le boiteux que je rattrape dans mes bras et que je lance dans la grande marmite de soupe et qui pousse un beuglement, et je referme le couvercle et je n'entends rien que le bruit de la bonne soupe pour les bons Boches.

Et l'oeil de verre, le combattant de Cassino, d'Italie et des Balkans, l'oeil de verre qui a vu trop de soleil et après qui il faut courir, moi et G.I. Joe. Allez, Joe, et je me renverse dans un couloir, et Joe me passe dessus et l'oeil de verre s'engouffre dans une porte et je le saisis au vol et mon menton frotte contre sa semelle.

- Come on, come on, Joe. On l'a.

Mais il ne veut pas s'avouer vaincu et Joe à son tour reçoit un violent swing qui le fait tituber. La poursuite continue sur une petite terrasse, d'où l'on domine la ville et là il est pris au piège, mon oeil de verre ; devant lui il y a nous et comme derrière il y a le vide, et que le vide est notre allié, l'oeil de verre n'y peut rien.
L'oeil de verre ! J'ai manqué être scalpé par ses grosses pattes de gorille, moi et d'autres.
Je m'approche, moi à droite et G.I. Joe à gauche, et la mitraillette on la tient solidement, et on se jette sur lui, on le frappe, on le marque, on le «passe à tabac», comme diraient les flics de chez nous. Et on le ligote et on lui attache une ficelle d'acier autour des parties et on le balance dans le précipice et il disparaît avec un immense Ahaaaaaaaa... et nous restons sur le toit, avec une verge de Boche.

VII

Suivez la fête, la grande fête ; la fête qui broie, où l'on peut brûler, chanter, danser et chanter. Suivez le carnaval de la libération. Dans une immense cour, sans horizons et sans limites, des ballots énormes de défroques nazies sont empilées et attendent. Tous les costumes, ceux de l'infanterie, de l'artillerie, de l'aviation, des parachutistes et des chars, ceux des maréchaux, des généraux et des goinfres de guerre, ceux des S.S. et des S.A. et des H.J., tous les costumes d'un empire colossal, sillonné de haines et de partisans, tous les costumes d'oppression, de meurtre et de pillage, tous les costumes qui nous ont fait trembler, maudire et pleurer. Et autour de ce magasin d'habillement burlesque, des hommes, des hommes chassés de leurs landes, de leurs villages et de leurs patries, des homme pauvres et méchants, des hommes, sans lois, sans dictateurs et sans prophètes. Regardez leurs mains, leurs visages et leurs corps, sentez leurs âmes. Oui, ils sont libres, libres et sans pitié. Et de ces défroques, ils vont se vêtir et ils défileront aux lumières et aux feux de bengale. Ils vont organiser la procession brune, la procession de la défaite gammée, et ils vont rire et boire, et tuer peut-être.

Fedor met la veste d'un S.A., Wassili celle d'un maréchal, et Jean, et Pierre, et Kostia et Ivan, ils s'habillent de brun, de noir et de vert. Et les bras se tendent, agrippent et déchirent, et les bottes s'enfoncent, et les décorations et les rubans se plaquent aux poitrines, et les casques et les bonnets

recouvrent les crânes, et les drapeaux et les étendards, ceux des Kreis, des Gau et des cellules, ceux qui flottaient sur toutes les victoires, toutes les infamies, tous les orgueils et tous les crimes, et les chemises brunes, les brassards et les ornements, l'on remue cela et l'on se déguise.

Uber die Schelde den Was und den Rhein
Brachen die Panzern nach Frankreich hinein
Husaren des Führers in schwarze Gewand
Wir haben das Frankreich im Sturm überrannt.

C'est fini la marche contre la France la marche de Dunkerque et de la Somme, de Paris et des Pyrénées. Pierre est vainqueur, Robert est vainqueur et l'Allemagne entière tient dans leurs regards et leurs costumes fripés ; les camps et les prisons sont morts et déchus. Aux Boches de mourir et d'écraser la vermine :

Husaren des Führers im Britaln abhart
Sind sie zu euere Vernichtung erdart
Sie furchten vor Todt und vor Teufel sieh nicht
An ihnen der Britischer Mutter erschrickt.

Les Allemands regardent, regardent et pleurent ou secouent la tête. Mais aucun ne reste indifférent et de la grand'rue au marché, dans les faubourgs et sur le parvis de l'Hôtel de Ville, ils doivent subir et entendre les Russes, les Polonais, les Français, les Américains, les Yougoslaves et les Grecs scander de leurs langages multiples, l'écrasement d'une religion.

VIII

Dans une pièce, il y a quatre hommes et quatre femmes. Les hommes ce sont des déportés et les femmes ce sont des Allemandes. Des Allemandes qui glapissent et qui, pour ne pas être ennuyées par les patrouilles américaines, sont prêtes à tout et même aux ignominies les plus basses.

Ivan, moi, Kostia et Fédor, Martha, Margaret, Hermine, Hedwige.

Ivan a la figure verte. Kostia la figure blanche, moi la tête en feu et Fédor le torse nu, Martha est en combinaison, Margreth en maillot de bain, Hermine en robe du soir et Hedwige simplement couverte d'un soutien-gorge. Sur un guéridon il y a du cognac, beaucoup de cognac et sur les deux lits des manteaux de fourrure, beaucoup de manteaux de fourrures.

Les quatre filles on les a ramassées dans le village. En ce moment, elles commencent à dire des bêtises et le bout de leur langue s'enfouit le long de la commissure des lèvres et leurs seins, eh bien, leurs seins tremblotent comme de la gélatine de mauvaise qualité et quémandent des caresses. Quant à leurs cuisses, n'en parlons pas. Sur un ordre, elles se mettraient en position. En bonnes cuisses allemandes, elles ont été habituées, dès le jeune âge, à obéir, et que le maître soit de Stuttgart, de Kharkov ou de Carcassonne, elles s'en moquent : un maître est toujours un maître. «Gott mit uns», et n'en parlons plus.

Le poste de radio somnole et de vagues accords de musique, de mauvaise musique, parviennent à troubler l'éther. Kostia, qui est bien excité à ce qu'il me semble, veut mettre une grenade à l'intérieur et je l'en empêche à grand'peine.

Martha se penche sur Ivan :
- Cher petit Russe, cher petit Soviet, comme tu es gentil, comme tu es doux.

Ivan fourrage sous la combinaison, penche l'oreille en soupirant et serre la fille d'un geste brutal. Ah, qu'elles sont lointaines, les heures conquérantes de la victoire en Ukraine. La poitrine se gonfle, s'oppresse. Ivan est quand même un Russe, un sale Russe, disait-elle il y a très peu de semaines encore ; et ce sale Russe est contre sa chair maintenant, contre sa peau, contre sa vie et s'il le désire, il peut la tuer. Alors, fermons les yeux et prions le Petit Père. Martha le sait qu'Ivan peut la tuer, elle sait pas mal de choses et s'empresse de satisfaire à ses désirs, qui ne sont guère compliqués d'ailleurs. Vite Martha, enlève ta combinaison, vite ton corsage, vite tes jarretelles, vite ton soutien-gorge, vite ta culotte. Bon Dieu, tu vas arriver trop tard. Pourvu que le Russe soit content, c'est tout ce qu'elle demande. Et le corsage, les jarretelles, le soutien-gorge, la combinaison et la culotte, on met cela sous ses pieds et on est complètement nue. N'est-ce pas, Martha ? Et on se presse contre Ivan, et on le cajole et on lui frotte sa gueule de chatte contre le nez, et on fait tressauter ses tétons et on remue le ventre et on offre ses cuisses. Jusqu'au sexe que l'on commande. N'est-ce pas, Martha ? Et l'on prend le Russe, le sale Russe, comme l'on prenait son mari, fier et fringant, massacreur S. S., tête de mort, et l'on fait semblant de gémir et l'on guide l'étreinte et l'on murmure : «Ah chéri, ah, chéri» en guettant la réaction. N'est-ce pas, Martha ? Et l'on continue, et l'on joue son rôle de femelle apeurée et l'on écarte grands les bras : «Mon Russe, mon Russe». Garce de putain, va. Mais il faut sourire, allons souris et sois contente, car tu es contente, n'est-ce pas ?

Margreth prend des poses, de jolies poses et contemple Fédor en minaudant : Mais oui Fédor, tu es un «liebling», un grand «liebling», un beau gosse, un dieu du ciel et tout et tout. Mais oui, je vais devenir ta maîtresse, ta folle maîtresse. Tu n'as jamais eu de maîtresse en Russie ? Non ? Eh bien, tu vas connaître la femme allemande, la vraie, qui remue de la croupe et des reins, et qui jouit, et qui crie, et qui mord. Oh, mon Rousky, regarde mon maillot de bain. Une seconde pour le soutien-gorge. Regarde mes seins, ils sont pour toi, parce que tu es Fédor et mon futur amant, Une seconde pour le slip. Regarde mon ventre et mes cuisses, c'est pour toi aussi.

Et Margreth roucoule à son tour. Roucoule Margreth et assieds-toi sur les genoux de Fédor, suce sa bouche, caresse le nombril, suis la courbe des côtes et plonge la main dans le pantalon. Allez Fédor, mon vieux, du courage et ne fais pas cette grimace. Que diable ! Maintenant Margreth déshabille Fédor pièce par pièce avec rage et quand enfin ils sont nus tous les deux elle se penche sur lui, griffe ses biceps, s'étend, gémit, parle et renifle. En avant Margreth, gagne ta tranquillité, la tranquillité de ton père, de ta mère et de ta soeur. Gagne le prix de la défaite et exécute les mouvements d'amour que tu accomplissais dans les couloirs de la «Hoch Schüle» en compagnie de respectables professeurs. En avant, Margreth, plus vite, plus vite, plus vite encore, si ton amant ne réagissait pas, s'il était contrarié par ton manque de sauvagerie ou de sincérité, si ton spasme ne lui inspirait que du dégoût. En avant, Margreth, remue l'échine, pousse la volupté, loue-toi, vends-toi. Toute peine mérite salaire et ton salaire c'est de ne pas être écrabouillée, comme tant de tes semblables.

Oh, Hedwige, et ta belle robe du soir en satin doublé de velours, ta belle robe du soir que le «Herr Docktor de la Reinmetal» a si souvent froissée, fais la sentir à Kostia, il sera content et la fin des misères sera au bout, c'est promis.

Hedwige, à côté de Kostia, relève progressivement le lourd tissu, découvre un mollet, un genou, une cuisse et de la peau, et debout elle soulève Kostia qui titube, debout, elle remonte la robe du soir jusqu'aux aisselles, debout elle maintient cette robe à la ceinture par une épingle, debout elle dégrafe le corsage, debout elle fait jaillir ses mamelles, debout elle enlève la ceinture de Kostia. Debout elle prend ses mains pour les enfouir entre des jambes de soie noire, debout et en aspirant les lèvres de l'ennemi d'hier, elle le force ; debout elle conduit le mélange, un mélange affreux de lâcheté et de contrainte de deux sexes ; debout elle possède, debout elle danse en tressautant d'un pied sur l'autre et debout elle arrête les soupirs de Kostia et debout elle reçoit le plaisir. Elle veut faire croire au plaisir. Hedwige, ne te donne donc pas tant de peine, raccompagne Kostia sur le divan, ne rabaisse pas tes jupes, tes cotillons et tes accessoires de femme, reste comme cela, comme le symbole de ce que tu es, reste comme les gros pontifes des générations hitlériennes t'ont vue, reste et ferme les yeux, gonfle les joues et gratte la nuque de ton nouveau vainqueur. Ah, la joyeuse aventure, Dritte Reich, Sieg Heil, Heil Hitler, et contaminons les vainqueurs !

Comme tu souris d'un rire étrange, Hedwige. Personne ne t'a cependant forcée à venir dans cette pièce.

Et c'est mon tour, camarades. Avec Hermine, et je dois connaître l'ivresse. Chère, chère, chère Hermine, prépare tes soupirs et ta science. L'on va se battre. Comme ta poitrine est rebondie, et ta gorge et ta hanche. Belle, belle chienne de luxe et femelle d'un soir. Mais qui pompe à mes lèvres, à ma nuque et à mes pectoraux ; mais qui coule ses doigts sur mes muscles. Il n'y en a pas de muscles et tu le sais. Il n'y a que la peau et des vertèbres. Cela te dégoûte, chère garce ? Continue, déshabille-moi, va doucement, lentement, et scande la mesure, d'abord l'épaule et le ventre et les jambes. Laisse enfoncer mon désir. Gémis, ah, gémis à cet instant, c'est indispensable, voyons Hermine. Délire si tu veux, mais gémis ; et lance ta chair vendue, lance-là et joue la comédie.

Je n'ai même pas le courage de jouir avec cette putain. Je la fais trébucher du lit et elle tombe. N'essaie pas de comprendre, Hermine, ou je t'étrangle. Va jouer avec Kostia, Fédor ou Ivan, et fous le camp.

Et la nuit s'est terminée de cette manière. Quatre filles pour trois garçons et moi dans un coin, solitaire et sombre, et qui pleurais comme une bête, comme un enfant, comme un vagabond sans amis et sans l'elfe, l'elfe blonde inaccessible pour les damnés.

IX

A travers champs, à travers plaines, Ivan de Smolensk conduit sa bande à l'assaut, à l'assaut des ruines, des fermes et des femmes. Trois cents camarades que je retrouve, et qui se mêlent aux milliers courant les villes et les villages. Trois cents camarades que j'ai vus battre à mort, que j'ai vus râler, que j'ai vus le dos rouge de plaies, que j'ai vus s'évanouir sous la douleur. Trois cents camarades, sans dieux ni maîtres à présent, arqueboutés aux vertèbres d'un pays vaincu avec l'hémorragie de leurs passions et de leurs souvenirs. Ivan, Kostia, Wassili, Michel, Véra, Olga, et ils ont des ar-

mes, de belles armes neuves récupérées sur les S.S., de belles armes qui vont tuer, de beaux poignards qui vont trouer et lacérer. Ils m'appellent de loin et je les suis par bonds successifs.

- Franzose..., Franzose..., Franzose...

Bien sûr que j'arrive, Tovaritch ! Ils sont là, hirsutes, avec, encore, la trace récente de leurs épreuves et ils désignent une ferme dans le lointain. Qu'elle est grande, cette ferme ! En avant, en avant, elle se rapproche. La bande a des visages de bêtes fauves à la curée. Personne ne parle. Au diable la civilisation. La police sera faite par nous.

On arrive dans la cour de la ferme. Tout est calme. Un cercle se forme, on entend des revolvers qui s'arment. Un grand rire mélancolique et triste prend naissance. Les dents semblent vouloir retenir la colère. Deux coups à la porte, trois coups à la porte, quatre coups à la porte. Un signe. Kostia incline sa mitraillette, une rafale dans la serrure, une poussée d'épaules, un grand bruit, la porte cède et s'effondre. Des corps culbutent et s'engouffrent pêle-mêle avec des jurons infernaux. La voie est libre et la marée délirante afflue. La bande hésite alors, puis dans un calme spectral monte les escaliers. On distingue l'ondulation des échines, c'est tout. Arrivés au premier étage, les portes sont fermées. A coups d'épaule, la bande les ouvre. Dans une pièce se trouve la famille entière. Et parmi la bande, il y en a deux qui ont subi les mauvais traitements du patron : Michel et Fédor. Michel se souvient des lanières de cuir et de sa fille de trois ans, morte dans la baignoire remplie d'eau froide. Fédor n'oublie pas sa main brûlée à une tige de fer chauffée à blanc. Ce sont eux, eux seuls, qui vont procéder à l'exécution. La famille les regarde. Le père, la mère, la fille, la petite fille, l'oncle et la tante.
Fédor et Michel ajustent leurs couteaux. Un geste pour le père : au coeur. Il s'écroule avec un vomissement rouge, et son ventre tressaille et le parquet absorbe la salive écarlate. Un geste pour la mère : au coeur aussi. Elle ouvre plus grand les yeux, les referme, puis s'abat, les bras cassés par l'agonie. La joue gauche se colle contre une commode. Le bas du rein se désarticule et s'affaisse progressivement. Un geste pour la fille. Fédor la prend par les seins, le bout du téton disparaît dans ses doigts et Fédor serre, serre... La fille dodeline de la tête, son aisselle se cabre, mais Fédor s'abat sur elle et la possède sur une chaise. Leur étreinte se prolonge jusqu'au moment où la nuque de la fille se désagrège. Kostia arrive, repousse Fédor et prend livraison à son tour du corps qui ne réagit pas. Son rut fini, il referme tranquillement sa braguette d'un air satisfait. Un éclair. Fédor a réagi brutalement. Une tache rouge sur la tête de la femme, un jet de sang et la forme s'affaisse. Il faudrait Goya pour peindre cette scène. Contraste des couleurs et de la violence. Mon front me fait mal, je ne suis qu'un homme et ces visions commencent à me dépasser.
Un geste pour le fils, une croix est faite dans sa poitrine ; je ne sais pas où ces bougres prennent la force de couper les os avec une simple lame d'acier.
Un geste pour l'oncle. L'homme tend presque son visage. C'est en effet un trou ruisselant de cervelle caillée, qui le tue.
Un geste pour la tante. Elle est déjà évanouie. Oh, ça ne fait rien. C'est avec une hache que Kostia la décapite. Il s'acharne sur le cadavre. Au bout d'une minute, il n'existe plus qu'une bouillie informe de viande et de cartilage.
Un geste pour la petite fille : ah non, pas celle-là.

Je me précipite. Fédor grogne. D'un coup de poing en pleine figure je l'envoie rebondir contre une chaise et je m'enfuis avec la gosse. Dieu que les escaliers sont longs à descendre... Et la plaine, je cours dans la plaine. La petite pleure. Loin de la ferme, je la prends mieux dans mes bras.
Elle est gentille, cette gosse remplie de tâches de rousseur et que je console. Arrêt contre une pierre. Elle colle sa lèvre à ma poitrine. Je caresse ses cheveux, ses jambes et ses petits pieds.

Je suis Français et cette enfant est Allemande.

Comme elle pleure éternellement, je tire de ma poche une barre de chocolat et la lui mets dans la bouche. Après des gestes de refus, elle commence à mordiller dedans. Quel âge peut-elle avoir ? Cinq ans, six ans peut-être. Entre mes doigts se dessine le mot « New-York » où a été fabriqué le chocolat. En arrière de plusieurs semaines, des hommes venus de la même ville laissaient tomber dans la même région des bombes explosives. Aujourd'hui.... aujourd'hui. Ne pleure pas Gretchen, va ne pleure pas.
Je me lève et entre dans le village. Je frappe à une porte, un homme paraît qui me prend la petite fille sans un mot avec un regard bleu, bleu comme doit être le paysage du paradis germanique. Quand je lui offre une cigarette, il referme la porte.

Je me gratte le menton et contemple alternativement ma ceinture et mes mains. Et je me dirige de nouveau vers la ferme.
Je ne veux penser à rien, rien, rien et rien.

A mesure que j'arrive en vue du bâtiment, la rumeur grandit. Je pénètre dans la cour.
Fédor, dès l'instant où il m'aperçoit, s'élance dans ma direction :

- Jean, achtung. Wir sind frei, ganz frei... Es gibt nicht merh Gestapo. Wen ich will, du bist todt. Achtung.

Un haussement d'épaules. Mon pauvre Fédor.

X

C'est un immense campement russe, un campement de toiles et de roulottes, et de cabanes, et de charrettes, un campement qui gronde et qui pleure et qui boit, un campement de rires et de danses et d'amour. C'est un campement qui se regroupe en terre boche, où le violon crisse autour du coeur des filles, où la liberté bouillonne autour du torse des garçons, où le geste est dur et brutal et sent la chair et l'âme, et rien que la chair et que l'âme.

C'est un campement de nostalgie, de rêves par les vents des plaines, de souvenirs et de douleurs, de larmes et de cheveux blonds, d'attente et d'inquiétude et de violence.

C'est un campement où tous les hommes et toutes les femmes et les enfants marchent et vivent, couchent ensemble.

Le jour est encore là, pâle et morose, et clignote.

A l'entrée du campement, il y a deux êtres. L'un est appuyé contre un poteau et l'autre contre une haie. Chemises débraillées, cols en arrière, tignasse tumultueuse, dents serrées, yeux gonflés de passions mauvaises, muscles saillants, ceintures cloutées de fer, pantalons noirs, bottes de fourrure, et la pose souple, silencieuse et saine et cruelle. Cigarettes qui rougeoient, fumée qui s'envole, rictus de la bouche et mitraillettes léchées par des mains amoureuses. Jeu avec le canon, jeu avec le chargeur, jeu avec la détente, jeu avec la crosse, jeu avec le massacre qu'ils appellent et n'ont pas. De loin, ces sentinelles me regardent approcher, sans un mouvement de peau, sans paupières battantes,

sans respiration. Des statues, statues d'hommes, statues primitives et absentes qui peuvent tuer en chantant pour se distraire et s'ennuyer et pour le goût et le dégoût. Statues plongées dans un songe, un interminable songe, songe d'hier et d'aujourd'hui et de demain, statues d'un monde qui découvre l'occident et se fait découvrir par lui.

Je suis près d'elles, de ces statues qui croisent leurs yeux contre mes yeux. Je passe sans dire un mot et la Russie se présente à moi. A gauche, un feu où cuit la soupe, et des femmes, des jeunes et des vieilles, des gosses morveux et gueulards et obscènes, et des fichus, des caracos, des bonnets, des couvertures, des patois aux invraisemblables consonances, des gorges qui se déversent et qui se dévoilent, qui se bercent et qui se gonflent de lait ou de désir, des femmes parées de bagues et de montres, aux épaules couronnées de réveil-matins et les réveils qui sonnent, qui tombent, que l'on ramasse, que l'on examine, que l'on interroge, que l'on repose ou que l'on casse, et des nattes longues et lourdes, des paupières vertes, des bas crasseux et des jambes nues.

- Franzose ?

Elles se précipitent... Des doigts sur mon cou et sur ma poitrine. Un siège que l'on tend, et une étreinte, et le baiser et la caresse.

Une cuiller, et je remue la soupe gravement au milieu d'explosions de joie.

Ces femmes sont belles, et sauvages comme les juments, belles, si belles qu'on voudrait les prendre sans parler.

Je m'arrache à elles, mais tout est pareil ici.

C'est un campement de seigneurs en guenilles. Ce sont des seigneurs prodigieux, et magnifiques, comblés d'or et de butins, et de rapines et de révoltes, des seigneurs qui vous tendent des millions de marks, des émeraudes, et des diamants, et des cigares, et du tabac, et du vin d'Alsace, des seigneurs qui dévasteraient la province entière pour le seul caprice d'un visage de courtisane au sexe trop ambitieux.

Une femme danse sur une estrade et s'hallucine de sa propre ferveur, danse et rythme la chanson des hommes. Ceux-ci sont accroupis autour d'elle, battant des mains, dodelinant de la tête et martèlent des phrases rauques.

Et la femme danse, danse et tourbillonne, et plie des genoux et des reins. Elle porte une robe entièrement rouge et ses pieds sont enfouis dans une paire de bottes noires. Sa jupe, se soulève, et ses cuisses se montrent, blanches et dures, et sa nuque rayonne de lumières et de voluptés.

Elle danse, du buste et de l'épaule, et de sa nudité farouche, car elle a jeté sa robe maintenant, et sa silhouette est nue, nue avec les bottes, nue eu centre des bouches masculines humides et figées dans un souffle court. Nue sa nuque, nue sa poitrine et elle danse, danse, danse et s'élève parfois dans les ombres et se brûle de fièvre et de mouvements. Un homme vient près d'elle et saisit la taille, et tous les deux parce qu'ils sont jeunes, et amant et maîtresse, et prince et fée, sautent et se frôlent et se caressent de la paume et de l'aisselle et de la hanche et de la joue. Et la musique scande leurs passions et leurs colères, et lorsque par un hurlement de bête la chanson cesse, il ne reste plus qu'une femme saoule blottie contre un homme à la tête renversée vers le ciel.

Puis ils s'en vont en trébuchant...

Le groupe les regarde passer et la chanson recommence, en sourdine.

Monte la chanson, monte et sanglote, monte avec les hommes et les femmes qui se relèvent et s'enlacent des bras, monte et marche avec eux et traverse des groupes et d'autres groupes, monte et ruisselle et se tasse et rugit par intermittence.

Figures qui regardent, figures qui se battent, figures qui prient et la chanson se faufile et coule et saisit le campement, hurle de musique et se tord et vacille de tentes en baraques et de charrettes en charrettes, et les torses se dressent et les mouchoirs claquent, et les boeufs et les chevaux tirent en bondissant sur leurs muselières de cuir, et la nuit tombe, console et engloutit.

Monte la chanson, monte parmi les feux qui surgissent, monte sur les faces braisées de pourpre et de noir, monte parmi l'arbre qui se tord aux flammes, monte dans les roulottes, et sortent les couteaux et les revolvers, éclatent les détonations, tremblent les soupirs de haine, monte, monte et illumine et balaie.

Monte la chanson :

« *Plus rien n'existe*
« *C'est nous les maîtres*
« *Nous sommes encore partisans*
« *Couverts de crachats.*

Monte, et les voix basses et aiguës épouvantent, épouvantent même mon âme.

Filles qui se dévêtent, garçons aux mains déchaînées, alcool au goulot des bouteilles et le monde qui déborde. Monte la chanson, monte sous les robes, sous les corsages, monte dans le ciel et dans la lèvre, monte et tonne avec furie, monte et appelle et malédiction des meurtres et du carnage, monte la chanson qui clame à tous les échos :

« *Mort à l'envahisseur allemand.* »

Et dans une bousculade effrénée, le campement se précipite vers le lieu où sont accumulées les richesses de l'ennemi. Les pièces d'or aux mains qui s'abreuvent ; les billets de banque dans les poches, les colliers de perles aux cous des filles superbement impudiques, les robes de soie et de velours, et l'alcool, l'alcool qui transforme et qui racle et qui barbouille la chair et les fûts, et les barriques qui se débouchent et se trouent, et le vin qui coule à flots, dans les bassines, dans les cruches ou dans les gamelles, et qui ruisselle le long des joues et le drapeau blanc de la capitulation Boche qui se change en drapeau rouge.

Alcool, alcool qui chauffe l'artère et la veine et la pupille et le sang, alcool dans les filles, dans leur intimité et dans leur linge, alcool sur l'herbe où se pressent et s'entassent et se pardonnent et se violentent des couples orgueilleux de boisson, des couples qui se brassent dans le tissu de la peau et dans la jouissance, des couples sur lesquels d'autres couples versent du vin, et du vin noir et du vin blanc, et de la fine et du champagne, des couples qui sont harassés et haletants.

A côté de moi, une fille gémit sous le poids d'un amant et pleure et griffe et lève les bras vers le sommet d'un peuplier, et tourne convulsivement la tête et s'arc-boute sur les coudes et retombe sur le dos en se cachant les yeux et secoue rageusement son corps et passe la main dans les cheveux de l'homme, et d'un coup de dent mord l'oreille et cherche la bouche, lacère les reins de son partenaire et supplie, et berce les râles et se balance avec passion de droite à gauche, et renverse d'un sursaut son amant et le place avec des gestes d'automates sous son ventre. Et elle avance son profil, presque inconsciente, et sa tête s'incline d'une façon brutale et plisse le nez quand le plaisir devient trop tendu, et l'homme, son maître, déchire le gazon, ouvre grandes les jambes et pousse du bassin, et les autres qui les regardent ou qui les imitent, et le vin qui tombe toujours, et l'homme qui secoue la femme et la renverse de nouveau, et ils se fondent en un tout où la salive de chacun, décolore le visage, où la bouche s'agrandit démesurément, où le rythme devient plus saccadé, où l'étreinte se révulse pour accueillir la joie. Et les deux corps sont raidis comme les cadavres des carbonisés. Autour d'eux, mêmes étreintes, mêmes soupirs et mêmes tressaillements. De vin, ils en sont imbibés, de leurs ventres à leurs cerveaux.

Ivres d'alcools et d'amour, et ils reposent et sculptent les moments fantomatiques d'après la possession.

XI

L'homme hurle. Il est pendu par les pouces et son ventre ouvert déverse l'entraille, sa bouche clame lamentablement, ses lourdes jambes bottées gesticulent et accélèrent le déroulement des tripes fumantes et rouges, et des Russes et des Polonais lui lancent des pierres, des fragments de bois et des couteaux. Wassili projette son poignard en clignant des paupières, et le poignard s'enfonce dans l'épaule et celui de Kostia sous l'aisselle et celui de Fédor dans la cuisse et le mien dans le ventre où il s'enfouit au fond d'un tas d'intestins qui ne veulent pas tomber à terre. L'homme hurle et chante sa douleur et l'un de ses pouces cède et c'est par l'autre qu'il se balance, et quand ce dernier cède aussi, il s'abat comme une masse sur ses entrailles. Il essaie de se relever et il s'accroche aux serpentins rougeâtres et il pleure et crache et veut vivre.

Kostia lance son poignard, et dans la bouche le plante, et dans la bouche il vibre, et l'homme essaie avec un rictus de terreur de l'arracher, et il s'écroule de nouveau et se traîne pendant quelques mètres, et il se relève d'abord sur les genoux puis complètement, et il tremble de souffrance et d'affolement, et il retombe et nous continuons à le lacérer de cailloux. Un sur le front, et il y pose la main, un sur la nuque, et il y pose aussi sa main, un sur l'oeil et cet œil crève et les doigts se pressent pour endiguer le flot visqueux qui s'échappe, un dans la poitrine et un dans le mollet. L'homme n'est plus qu'un tas de sang, de débris, de sauce pourpre, et il crève en hoquets, en vomissant son reste de liquide, et il s'allonge d'un coup, raide et crispé.

Cet homme est mort parce qu'il était chauffeur d'un camion à gaz. Le fourgon, il est là, et par sa porte démolie, l'on peut voir un enchevêtrement de cadavres de femmes et d'enfants.

Des corps qui s'épousent, qui s'entassent et se sont agglutinés les uns aux autres dans les positions les plus atroces et les plus épouvantables, des corps qui s'entrechoquent au moindre mouvement, des femmes, des gosses recouverts d'excréments et qui reposent dans leurs derniers gestes de défense.

Pour retirer les corps, faisons la chaîne et prenons dans nos doigts de la viande pourrie et inconsistante, de la viande de femme, des narines pincées, des bras durcis, qu'il faudrait presque casser pour les remettre le long des hanches, des gosses agglutinés qui s'entrecroisent dans leurs étreintes, des grappes de petits pieds, de petits cous, de petits ventres, qu'on ne sait par quel côté prendre et que l'on pose sur l'herbe où ils ressemblent à des monstres, des femmes encore dont il faut briser les mains pour les amener hors du fourgon et des excréments qui coulent le long du fourgon, qui coulent et font des plaques, et cette odeur de décomposition qui vous soulève l'âme.

Un bébé dans le coin est complètement recouvert de merde jaunâtre et ses yeux seuls dépassent des immondices. Un autre est collé contre sa mère et mord la peau. Quand nous tirons pour les séparer, un morceau de chair est resté dans la bouche du gosse.

Une femme, la tête inclinée, a voulu, avant de mourir, que son enfant ne souffre pas, et elle l'a étranglé. Les mains sont encore crispées autour de la petite nuque.

Tous les corps sont dans la clairière maintenant, tous. Ceux qui n'ont pu être détachés les uns des autres restent ensemble, et avec des yeux tristes et impuissants, nous les lavons, nous enlevons toute la boue humaine qui s'est accumulée dans leurs cadavres, nous enlevons la charogne des bouches, nous fermons des paupières, nous rendons à leurs formes des poses plus décentes, et moi je pleure, je pleure sans larmes, mais avec un immense gargouillement intérieur. Par le sexe d'une femme s'échappe une glu noirâtre et épaisse. La verge d'un enfant est boursouflée comme une tomate et sa poitrine est rétrécie comme un fruit sec.
Ce n'est qu'une immense horreur, une horreur que les Boches ont accomplie dans l'organisation et la discipline.
Tous des enfants et des femmes juives.

Nous recouvrons leurs corps de draps qu'un Allemand a apportés en tremblant de frayeur, et nous creusons la terre pour ensevelir ces êtres.

Et c'est une étrange sensation que d'avoir dans ses bras trois bébés soudés par la mort et qui ne peuvent plus se séparer.

XII

L'armée américaine roule vers Dusseldorf, roule et broie la route, avec ses camions et ses hommes. Le kommando est échelonné le long du talus et regarde le matériel de la victoire. Les gars sont silencieux et leur figure rutile d'émerveillement. Des chars, encore des chars, toujours des chars, grondants et tonnants, qui pivotent lourdement dans les virages. Pendant des heures, la cavalcade va durer sans interruption, avec le déroulement infini de machines diaboliquement nouvelles. Les tankistes, moitié du corps dépassant de la coupole, sont noirs sous l'inhumain masque de cuir. Au geste V que nous leur donnons, ils répondent d'une inclinaison souple du bras et découvrent des dents blanchies par le chewing-gum.

La poussière recouvre de plus en plus ce cirque colossal et nous sommes muets au centre de ces explosions, de ce brouhaha monotone et continu, muets devant cette puissance qui nous a rendu la liberté, muets, et nous tanguons d'épaules en épaules avec des étonnements ravis pour nous com-

muniquer aux uns et aux autres la découverte d'un engin inconnu ou la grimace d'un noir à la nuque plombée de cartouches.

Au croisement, des hommes de la M.P. font la police et dirigent sur deux directions différentes la pieuvre kakie. Des silhouettes courent entre les Half-Trucks. Ce sont des Russes, le dos chargés de sacs et de couvertures.

En face d'un « Castatten », une voiture radio est arrêtée.

- One, Two, Two, Three, Four Three, Four.

La voix nasillarde déchire l'onde. De grands gorilles fatigués sont étendus sur les coussins en des poses nonchalantes ; de minute en minute, un oeil s'ouvre, rempli d'étoiles et de questions, puis referme son mystère accompagné d'un grognement las. Une douzaine de Français, les mains dans les poches, contemplent le spectacle en riant des lèvres et du menton.

Et la rauque caravane passe, passe éternellement.

En sens inverse, parfois, viennent des colonnes de prisonniers allemands conduits par des autochtones des Flandres et du Morbihan, corsetés de mitraillettes. Les Allemands sont déguenillés, haves et tristes, avec une espèce d'hébétement de l'allure et dodelinent des épaules comme des boeufs à l'abattoir. Leurs membres s'étirent et la casquette autrichienne où flotte encore l'edelweiss, se casse à la visière et déteint sur la peau. De temps en temps, le canon d'un revolver fouille et redresse une échine par trop courbée et la marche reprend harassante pour eux, et terriblement magnifique pour les gardiens. Ils passent devant moi maintenant. Les genoux cèdent, les lacets courent devant les chaussures ; le pantalon de ski tombe et racle le goudron, la veste n'a plus qu'une vague boutonnière retenant une ouverture de chemise sur les côtes tachées de sueur. Ils sont 10, 20, 30, 40 peut être, 40 anciens dieux du mal et de l'oppression, guettant une aumône de notre attitude cynique et gouailleuse.
- Hitler nicht gut... pas bon.
- C'est trop tard, mon vieux.
Et le gosse, car c'est un gosse, en tenue de la «Kriegsmarine », baisse la tête et rampe du museau.

Près d'un champ, une centaine de « Shermanns » évoluent et font manoeuvrer la gueule de leur soixante-quinze. Les chenillettes marquent de croix profondes la terre grasse. Le monde des étoiles blanches a remplacé celui de la «Svatiska». Les étoiles brillent et s'imposent aux gens et aux choses d'Allemagne. Dans le café, où de gigantesques orgies réunissaient l'élite brune du village, on est pris maintenant à la gorge par une odeur de chocolat, de nescafé et de cigarettes miellées. Des gosses me regardent en levant leurs paupières bleues parsemées de taches blondes. Que savent-ils de la différence pouvant exister entre un char d'Amérique et un char « Tigre » ?
La route est striée de véhicules arrivant de toutes parts, et au passage d'une Mercédès remplie de plénipotentiaires allemands porteurs d'un drap, des huées s'élèvent. Un nègre de Chicago, à qui je montre le spectacle, redresse des cils clignotants à une cadence accélérée, et rit sans comprendre parce que saoul de sommeil.
Mais voilà que des colonnes d'infanterie se forcent un chemin vers Metzhausen. Je les suis et les rejoins juste au moment où les G.I. descendent des camions. Ils s'assoient le long des trottoirs, envahissent les maisons, cherchent de l'eau et poussent des «Woopie» délirants qui font se fermer les portes et marmonner des litanies aux grand'mères peureuses. Des piles de fusils Grant se découpent

en faisceaux, les casques sautent des visages. Les jambes se croisent et devien-nent souples comme du caoutchouc.
Les exclamations s'élèvent. Je m'accroupis en face d'une masse d'uniformes kakis et parle :
- Where you come from in the States ?
- New-York, Chicago, Detroit, Philadelphia.
- Oh Yéééé...
- French ? Oui... Good Mademoiselle.
- And you.
- Ah Paris... Paris very well... very very little girl.
- Prisoner of war ? Yes ? No?
- How long did you been in Germany ? Five years ? No good, no good.
- Would you cigarettes ? Good cigarettes... Chocolat.
- Eh Johny, Mac, Dan, Bob, Stan, Freddy, Clark.
- Come on, come on... Yes... You, no, scram...

Les têtes se rejettent en arrière, se penchent et découvrent des gencives pourpres et saines.

- Moi Paris, moi O.K. D. Day.

Ils me prennent dans leurs bras, me bousculent et me font passer un fusil. Je tire en l'air, D'un arbre s'envole un moineau, un petit moineau, je crois. Les camions recommencent à faire gronder leurs moteurs.

- Il faut se séparer Buddy.
- Good by, good luck... So long.

Ils bondissent comme de jeunes chats, rattrapent leurs fusils au vol, s'accrochent aux roues des G.M.C., fouillent dans les poches et esquissent une dernière danse du scalp.

- So long, so long. Frenchman.

Des oranges et des cigarettes pleuvent.

- So long Buddy, and good luck.

Je partage mes richesses avec d'autres libérés. C'est bon, une orange, vous savez !

Le soir tombe lentement, avec des lueurs d'impatience. Je retourne sur la grande route en compagnie d'une bande de camarades rasés de frais, contents de rien et joyeux de tout. L'on se donne le bras en frères et l'on chante :

Le sixième jour du mois de juin,
Le sixième jour du mois de juin,
Nous aperçûmes, oui mes copains,
Nous aperçûmes, oui mes copains,
Plusieurs frégates d'Angleterre
Et nombre de bombardiers lourds
C'était pour aller à Cherbourg.

Bobie pousse de grands éclats, hurle des fausses notes. Jacques, du Havre, rigole par hoquets en regardant les pierres. Natacha, une jeune Ukrainienne, relève sa robe et danse avec André :

Quand ça fait boum, là, sur Berlin,
On voit s'barrer les Fridolins.

On gueule, gueule, gueule encore plus fort et les paroles s'enrouent :

Alors maître Roosevelt sur son trône perché
A dit aux dictateurs je n'peux plus vous aider
Car aux Etats-Unis les Américains veulent
Que j'aide M. de Gaulle à vous casser la gueule
Sur l'air du tralalalala, etc..., etc..., etc...

Arrivés au bord de la route, on voit la lumière des chars qui troue la nuit. Je m'assieds contre un arbre. A mes côtés des femmes russes en caraco fredonnent mélancoliquement un refrain des steppes :

Plaine, ma plaine,
Toujours lumineuse et fière.

Je m'allonge pour regarder le ciel. Tout s'estompe, tout devient vague et clair. Ronronnements sur ronronnements, lumières sur lumières, vibrations sur vibrations.

Libres mes yeux, libre mon âme, libre mon espérance. Je me redresse sur les coudes. Une jeep passe en crachant des retours de flamme. Son feu rouge disparaît au loin. Quelques grondements de forteresses volantes secouent le ciel, quelques fusées vertes parmi des blanches et des bleues.

XIII

Nos pas claquent dans les rues désertes du village. Nous pourrions presque sentir le coeur des Allemands qui nous épient. La villa, ma villa, se dessine alors.

- Viens Lucas, viens prendre un « glas ».

Il y a encore de la lumière. Que se passe- t-il à l'intérieur de cette bicoque ? Et des cris... Oh Yéééééééé...

Un bataillon de l'armée yankee fait la loi. Une vingtaine de grands corps se faufilent à travers les lits et les armoires. Le rez-de-chaussée ressemble à un terrain de football. Les Américains jouent avec un polochon. La vaisselle tombe. Les verres se brisent. Hello, come on. Le polochon rebondit. La fille de la villa, réfugiée dans un coin, contemple la partie avec des yeux d'horreur. Les manches se retroussent ; un portrait d'Hitler s'écroule, une semelle cloutée l'écrase, une commode se défonce et vomit d'innombrables petits drapeaux à croix gammée. Des mains avides s'en saisissent et les jettent en l'air.

- Heil Hitler, toujours heil Hitler avec l'accent de Milwaukee.

Le polochon s'échappe, il revient, rebondit sur une soupière, la partie continue. Elle doit continuer. J'entre dans le jeu à présent et Lucas aussi. A toi le polochon, à vous, à moi et le lustre tremble, le plafond tremble, la lumière tremble. Des bouffées de rire et l'on besogne ferme. Des bouteilles de cognac sortent des poches.

- Skold Buddy.
- A la tienne, camarade.

Un Américain s'approche de la fille toujours dans le coin :

- Hello Fraülein.

Pas de réponse, mais des lèvres serrées. Elle ne comprend pas, il ne faut pas qu'elle comprenne. Viens Buddy, viens Buddy, et je rattrape le polochon pour le jeter contre la cuisinière. Une mêlée se forme : «A bas l'Allemagne, à bas Hitler, Boche kapout». Un revolver est brandi, il tire, tire, tire. J'ai de nouveau envie de tuer et la fille est belle. Mes yeux recommencent à voir du rouge, le genou que les S.S. m'ont déboîté se rappelle à ma douleur. Brune est la fille et ses lèvres et ses seins et son corps. Je m'avance, elle se fait toute petite. Mon souffle sent le cognac et lui balaie la chevelure. La bataille du polochon continue derrière moi. Je cherche sa bouche, elle gémit, j'embrasse sa poitrine à moitié nue, elle gémit. Un peu de son âme cède. Je la soulève et l'entraîne au dehors. Inconsciemment, elle résiste et c'est une proie secouée de soubresauts que j'emporte. Près du jardin un banc nous accueille, et contre mon torse je la renverse. Ses yeux brûlent avec lucidité et sa frayeur coule en spasmes nerveux. Elle sent bon, elle embaume ce que durant trois fois trois cent soixante-cinq jours j'ai cherché en vain, contre les grilles et contre les tortures. Maintenant elle repose sur mes cuisses, cette fille allemande, et sa robe est découverte. J'ai envie de froisser, de détruire, de mordre, de brasser cette peau qui peut être mienne.

Autour de nous il n'y a que des ombres et ces ombres sont mes amies. Lorsque j'embrasse une bouche encore amère, c'est ce parfum d'une moribonde que je bois. Ah, pourquoi faut-il être encore humain ? Cette fille, aux époques où régnait la Wehrmacht, m'aurait méprisé et haï, moi le fantôme des prisons et des bagnes, elle m'aurait giflé et son regard ne se serait arrêté sur moi que pour mieux me faire sentir la différence qui existe entre la vie et la putréfaction. Maintenant elle est là, soumise et heureuse, et je la respecte. Je la respecte parce que je ne peux souiller à froid cette créature qui représente la femme dont mes rêves de captif ont idéalisé la forme. Des larmes me montent à la gorge. Un raclement de sanglots. Je la repousse avec fureur :

- Va-t-en, va-t-en, fuis, cache-toi, mais fous le camp, bon Dieu, fous le camp !

L'espace d'une seconde elle hésite, puis s'enfuit et il ne reste plus que l'odeur de sa chair et que le souvenir de ma puissance déchue. Je ne suis qu'un homme, mais un homme qui a une envie terrible de boire.
A l'intérieur de la maison, l'orgie continue. Au premier étage des gars pris de boisson chantent les vieux airs du pays lointain. Lorsque je rentre, on me fait asseoir sur le bord d'un divan. Les uniformes sont débraillés, les chemises largement ouvertes. En face de moi, Jim, Lee et Richard. Bras contre bras, ils essaient de former un choeur. J'essaie aussi :

Le ciel est bleu, tout est joyeux
Au fond du coeur de Jackson.

Je mets les doigts entre le nez pour imiter la musique swing. Hurlements de joie :
- Go, on, Go on.
Mais je veux tuer, tuer, et ce qui est terrible, c'est ce besoin où dort la haine. Je fais signe à mes compagnons :
- Nazis, nazis, leur dis-je.

Et nous descendons vers la cuisine où la vieille, son mari, le S.S. et la fille sont encore. Je parle, oh, je parle :

- Vous êtes Allemands, vous êtes nazis, vous avez vécu pour Hitler, par Hitler et contre nous tous ; je vais vous montrer la défaite, la vraie, la seule, celle où l'on s'écroule et où l'on peut seulement demander pardon.

La vieille frissonne et lève son nez, le vieux claque du bec, le S.S. est blême, la fille est déjà dans une autre planète.

- Je voudrais vous exterminer, vous arracher un par un les os de la carcasse. Je voudrais me venger,

Les Américains regardent en se dandinant d'une jambe sur l'autre. Ma langue fourche, des lueurs passent et se déroulent devant mes yeux. Le souvenir de camarades assassinés me fait redécouvrir les représailles. Les crânes, les squelettes et les mains pitoyables des races mourantes au fond des chambres à gaz et des fours crématoires se dessinent.

- Vous êtes des Boches et vous avez construit la terreur.

Je sors un couteau de ma poche avec un geste de fou. Les Américains me prennent le bras :

- Il est trop tard, Jean, trop tard.

Comme Jim me repousse, je sors dans la nuit. Et la nuit est remplie des vociférations poussées par les esclaves devenus seigneurs, mais seigneurs impuissants.

XIV

Triste ma haine, triste mon coeur et mon poing vaincu, triste mon rêve et ma fausse joie et mes remords et ma souffrance, triste ma colère et mes meurtres et la tuerie, triste le viol et le désir et le pardon, triste Kostia et ses cheveux, et sa musique et son exil, triste lumière.

Triste Fédor et son sanglot, triste la plaine, la grande plaine, tristes les camarades assassinés, les fosses communes et les corps et la brume, triste l'odeur.

Dans la plaine grasse et sans contours, des cadavres et des cadavres, des matricules et des matricules, des chemises rayées, des squelettes et des squelettes.

Triste la chanson des trois mille Européens exterminés par les nazis, tristes leurs poses et leurs bras de fer, tristes leurs mâchoires édentées, tristes les pleurs qu'ils ne versent plus.

Aucun, Seigneur, aucun archange ! De la boue et de la boue, encore de la boue grasse et visqueuse et gorgée.

Aucun avenir, aucun soleil, aucune mesure sur le monde des morts.

Une barrière et des vivants, des vivants de toutes les races, de toutes les formes, de tous les âges, et de la pluie qui tombe, et de la grisaille qui frissonne, et les vêtements de la vermine, et les crânes aux cheveux nus et l'envie de disparaître.

Devant les vivants, des morts, des morts sans noms, de France et de Belgique, de Norvège et de Hollande, de Grèce et de Pologne, de Russie et d'ailleurs. Des morts, toujours des morts, rien que des morts ; des pauvres morts, des morts miséreux et sales.

Un char qui passe et qui grince et qui gronde, et des soldats qui le saluent, qui nous saluent, qui se découvrent et qui sont muets. Et les morts qui ne regardent pas, qui ne veulent pas regarder, qui ne peuvent pas regarder. Les morts qui comprennent que tout est faux, que tout est lâche, que tout est lourd, même la vie, surtout la vie. Les morts qui disent que rien n'est beau quand est finie l'action.
Les morts qui se roulent entre eux et qui échangent en grimaçant et leurs passions et le silence et puis l'oubli.
A gauche, des arbres et des fleurs, noyés de brume et de froidure. A droite, la route où les armées ont combattu. En face le gris de l'horizon, un gris perfide et pommelé d'inconnu. Derrière, la masse des survivants.
Tristes chansons que nous chantons, tristes cantiques que nos cantiques, tristes regards, tristes révoltes que nos révoltes, tristes espoirs que nos espoirs.
Tristes gestes que nous faisons.
Chansons des plaines et de la steppe, chansons des neiges et d'étendues, chansons de masses, de paysans, de citadins et d'ouvriers. Chansons où court la nostalgie de cent violons, de milliers d'hommes, de gerbes rouges et de potences, chansons de soie et de velours, chansons tziganes et passionnées.
Tristes chansons de la Russie que voient les morts. Chansons du Nord et plus brutales, chansons des blonds et de soleil, chansons des mers et paradis. Tristes chansons pour des héros.
Chansons de France, chansons plus douces et plus faciles et plus naïves, chansons humaines et attendues. Chansons de Lorraine et d'Alsace, chansons bretonnes et du Midi. Chansons des côtes et des montagnes.
Nous devons chanter pour nos morts.

Les fossoyeurs vont à pas lents, remuent la terre et les cadavres, remuent les os des camarades et nous penchons et inclinons et nos têtes et nos épaules, et nous tenons de mains en mains le sang des autres et ne voulons pas être seuls.

Les morts sont contre les vivants et les vivants contre les morts.

Je sais que la vie recommence, et qu'il faudra, dans les journées qui vont suivre nos rouges haines, remarcher dans le coeur des villes, rebâtir tous les vieux mensonges, toutes les luttes et les contraintes. Tristes nous sommes. Regrettons de n'être point morts.

XV

Un Russe vient d'être condamné à mort par la cour martiale américaine, et se prépare. J'ai pu obtenir l'autorisation de le visiter en prison. J'ai monté des marches et des marches, j'ai revu une cellule où mon nom était inscrit sur le plâtre, j'ai revu les grillages et les parloirs, j'ai revu tout ce que j'avais vu quand Hitler était le maître ; j'ai revu les gardiens boches en civil qui contrôlaient, sous Goering et Sauckel, les esclaves européens, et qui contrôlent encore maintenant d'autres esclaves européens. Ils disent «yes» et non «ya», saluent Billy au lieu d'Hermann, mâchent du chewing-gum en guise de saucisse, fument les «Chersterfield» en remplacement des «Sulima» et portent le brassard blanc à la place du brassard nazi ; mais ils sont quand même là, les Boches, et des Boches travaillant pour le compte du Gouvernement Militaire d'Amérique du Nord, et ils surveillent Alexandre.

Alexandre est coupable d'avoir tué des Allemands et si vous lui demandez pourquoi il a fait cela, il répondra que Staline a souvent répété que l'heure des représailles sonnerait, que lui il a cru que l'heure des représailles était sonnée et qu'il a agi en conséquence.

Alexandre ne peut pas comprendre qu'un auditoire américain, composé d'hommes, compagnons de ceux abattus à Bastogne et dans les Ardennes, puisse lui reprocher ses actes et le pendre.

Il ne comprend pas qu'ayant souffert, et dans sa peau et dans son âme, il ne puisse couper des gorges et ouvrir des ventres ; il ne comprend pas que l'orgie crapuleuse à laquelle s'est livrée la Wehrmacht en Ukraine doive rester impunie ; il ne comprend pas qu'un pays allié du sien, avec sans doute des différences énormes, mais allié cependant, pour la même cause, puisse le priver de son existence ; il ne comprend pas, et pourtant si, il comprend qu'il n'est qu'une bête sauvage et fruste qui ne connaît pas les frigidaires et Greta Garbo, et la Floride et le Texas, une bête gênante et primitive, ignorant tout de l'ascenseur et des orchidées de Santa-Monica et des salles de bains en marbre, une bête intouchable et cruelle qui a vu sa patrie à travers des crises effroyables, rebâtir en vingt ans sur des cadavres encore chauds, une terrible puissance.
Alexandre est un Russe, un simple Russe, un pauvre Russe.

Moi, je suis près de lui en cette minute, et si je pose ma main contre sa main et si je regarde d'un mauvais oeil le soldat yankee qui m'examine, ce n'est pas par jeu. Alexandre est mon frère de souffrance et de terreur, un frère qui a connu des brûlures semblables aux miennes et de semblables faims et de semblables soifs, et je suis mauvais de savoir que l'Ouest a trop pris l'habitude de considérer sa race comme une lapinière infinie. Un de plus, un de moins, qu'est-ce que cela peut faire aux généraux et aux capitaines

Sa veste est vieille ; il n'a pas eu le temps de prendre celle d'un Boche ; il n'a pensé qu'à boire, Alexandre, et à faire l'amour. Les Américains l'ont pris en train de mitrailler un groupe d'Allemands qui étaient sous la protection bienveillante de la Croix Rouge Internationale. On l'a mené ici.

Un geste qu'on lui fait du dehors, et Alexandre et moi sortons de la cellule, suivons le couloir, descendons un étage, puis deux étages, puis trois étages, franchissons un portail et nous trouvons dans la cour. Dans la cour il y a un peloton d'exécution, des types de la M.P., un prêtre et quelques hommes dans le fond.

Alexandre est pris en charge par deux M.P., on le conduit au poteau, on essaie de lui bander les yeux, mais il se révolte et le prêtre s'approche, un interprète à ses côtés. Je ne sais ce qu'Alexandre a pu comprendre à l'oraison funèbre de l'aumônerie militaire de l'armée des Etats-Unis.

Tout le monde se retire en courant. Je fais un signe à Alexandre, et Alexandre me tire la langue, parce que c'est le seul geste qu'il puisse faire ; un commandement bref et mon frère russe s'écroule sur le poteau, serré au ventre par la corde, et sa chevelure flotte à gauche et à droite, et on croirait de loin qu'il tousse très fort. Ce sont les derniers soubresauts que le coup de grâce a vite fait de transformer en immobilité complète. De la civière et de l'enlèvement du corps je ne veux pas en parler, je ne veux rien en dire, mais c'est avec un cerveau qui accueillerait volontiers une balle de revolver que je reviens vers ma Jeep.

G.I. Joe me regarde en silence et comprend, parce qu'il fait partie des troupes de choc, ce que peut être la vengeance. Il l'a montré d'ailleurs avec son lieutenant, assassiné par des Boches, dans une rue. G.I. Joe est un ami, mon ami, c'est un de mes libérateurs parmi des millions d'autres libérateurs, c'est un grand bonhomme, un grand bonhomme qui a, je l'espère, su traduire aux Américains la signification des mots : **Occupation, Camp de représailles** et **Libération.**

On rencontre sur la route beaucoup de soldats américains et ce sont leurs semblables qui ont tué Alexandre, ce sont leurs semblables qui ont sauvé l'Europe en Normandie, à Remagen et à Nuremberg ; ce sont leurs semblables qui ont gavé Von Runstedt de mangeailles et de boissons fraîches ; ce sont leurs semblables qui ont serré la main de l'Armée Rouge et ce sont leurs semblables qui trinquent dans les Mess avec les veuves des commandants S.S. et des Gauleiters.

CONCLUSION

Maintenant c'est fini, on nous rassemble, on nous parque, on nous fouille. C'est fini, vous dis-je. C'est un camp avec des barbelés et des hommes d'Amérique qui nous gardent et des fusils remplis de balles et le lieutenant Chapatte qui ne nous aime pas.

Il faut s'arrêter et mettre le point final. Fermer les yeux sur ses rêves.

Les Allemands sont libres au dehors.

Cette avant-dernière journée, nous nous sommes battus entre Américains, Français et Russes. Russes contre Américains. Français contre Russes, et Français contre Français.

Nous nous sommes battus avec de la haine et du désespoir. Puis il a fallu s'arrêter d'ouvrir des crânes, car nous avons perdu la guerre et notre vie avec, et les prisonniers de guerre qui ont moins souffert que les déportés, nous méprisent et ne peuvent comprendre le goût du sang.

Je suis dans une baraque, en costume de bure, avec déjà la certitude que la France n'est pas ce que j'avais espéré. Si je pleure c'est parce que tout ce qui est disparu ne pourra jamais remplacer les matins crasseux qui recommencent.

Je suis une bête... Une bête mauvaise, et fausse, et j'en ai marre, lourdement marre.

Se coucher contre une grande pierre chaude et mourir.

FIN